

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 973 — 4 Déc. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. SCHNEIDER

directeur du Creuzot, décédé à Paris le 28 novembre 1875. — (Dessin de M. Bocourt, d'après la photographie de M. Fontaine.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : Forteresse de Belgrad; — camp turc Schumla; — M^{lle} Virginie Déjazet; — Bazeilles; — Échouement du *Kong-Swerre*; — sauvetage d'un mousse, à Calais; — obsèques de M^{sr} Ginouliac; — déraillement d'un train en Autriche; — le *Souffleur* ramené à Brest; — le vapeur *Hector* à Amoy. — Courrier du Palais. — La Pupille (nouvelle). — Questions et réponses. — Théâtres. — Chronique musicale. — Solutions d'échecs. — La maison Bourgeois.

GRAVURES : M. Schneider. — Herzégovine : La forteresse de Belgrad; — le camp de Schumla. — M^{lle} Virginie Déjazet. — Le monument commémoratif de Bazeilles. — Salon de 1875 : *Un Mariage à la mairie, l'époux se fait attendre...* — Échouement du steamer *Kong-Swerre*. — Sauvetage du mousse du *Kinderjick*. — Obsèques de M^{sr} Ginouliac. — Catastrophe du chemin de fer François-Joseph. — L'*Euménide* remorquant l'avis *le Souffleur* dans le port de Brest. — Le vapeur *Hector*, brisé sur les récifs, à l'entrée d'Amoy. — Bazeilles : État actuel de la chambre dite des *Dernières cartouches*; — extérieur de la maison où se passa la scène des *Dernières cartouches*. — Échecs et Rebus.

COURRIER DE PARIS

ON serait presque excusable, cette semaine, de ne point s'occuper des morts; il y en a trop.

Des magistrats en masse et d'anciens officiers en quantité, sans compter mille et une illustrations de tout genre, depuis M. Schneider, du Creuzot, jusqu'au cardinal Silvestri.

Tout le monde a parlé de l'ancien président de la Chambre des députés du deuxième empire, et, il faut le reconnaître, chacun a rendu justice à cet esprit, éclairé, à cet homme supérieur dont la carrière industrielle a été remarquable.

On a moins parlé du cardinal, par cette bonne raison qu'il ne tenait pas une aussi grande place dans le monde, et que, d'ailleurs, on le connaissait moins.

En France même on ne le connaissait pas du tout. C'était pourtant une figure des plus sympathiques et des plus particulières, ce bon cardinal, et qui par bien des côtés appartient autant à la chronique mondaine qu'à l'histoire des saints personnages du Vatican.

Le cardinal Silvestri n'était pas riche, son avoir était honnête tout au plus, ce qui ne l'empêcha pas de donner pour rien à la ville de Padoue, qui n'était pas sa ville natale, une maison que Pétrarque avait habitée et qu'il ne voulut jamais vendre, malgré des propositions avantageuses. Il fit ce don de son vivant, et comme la municipalité de Padoue lui envoyait une députation pour le remercier, il arrêta les délégués en chemin et leur dit d'un fort grand air, qui lui était propre :

— N'allez pas plus loin, messieurs; je ne désire aucun remerciement; les vôtres me flatteraient, sans doute, mais je n'y ai aucun droit; la maison que j'ai offerte à la ville ne m'appartenait pas. On dit que le génie n'a pas de patrie, c'est un mensonge qu'il ne faut pas laisser monter vers l'ombre du poète.

En italien, c'est plus joli qu'en français, si l'on en juge par le succès qu'obtint cette phrase, passablement embrouillée.

Mais tout ce que disait le bon cardinal était bien.

Outre ses vertus, il devait sa popularité à deux habitudes qu'il conserva jusqu'à sa mort.

La première consistait à ne jamais sortir sans être accompagné d'un domestique qui le précédait dans les rues.

Ce serviteur, moitié valet, moitié bedeau, tenait en main une bourse plissée de velours noir, et donnait à chaque pauvre qui lui tendait la main.

Mais voyez la charmante chose et combien les pauvres italiens sont gens de tenue et de délicatesse. Sachant que l'illustrissime cardinal n'était pas riche, aucun pauvre de la ville ne lui demandait jamais rien.

Seuls les pauvres nouveaux ou étrangers tendaient la main et dégonflaient encore la maigre bourse.

Le soir, le cardinal disait à son domestique :

— Combien avons-nous donné aujourd'hui, Geronimo?

— Monseigneur, ça peut bien aller dans les douze sous.

— Hum! c'est beaucoup, c'est fâcheux; non pour notre bourse, Geronimo, Dieu nous rendra cela au centuple; mais cette saignée prouve que la ville est remplie d'étrangers.

~ L'autre habitude du bon cardinal était d'employer la politesse la plus exquise dans toutes les occasions de la vie.

Quand le roi Victor-Emmanuel devint roi d'Italie, tous les officiers de l'armée reçurent l'ordre exprès de rendre les honneurs militaires à tous les princes de l'Église.

Les militaires, ne connaissant que leur consigne, accomplirent l'ordre religieusement.

Les princes de l'Église se seraient bien passés de cet excès d'honneur, ils pensèrent à l'éviter : la chose était facile. Quand, passant devant un poste, on leur portait les armes, eux, sans affectation aucune, portaient leur regard ailleurs, et, n'ayant pas aperçu la politesse, ils n'étaient pas forcés de la rendre.

Le cardinal Silvestri ne put ou ne voulut pas suivre l'exemple de ses confrères; s'étant trouvé un jour face à face avec un détachement de chasseurs, le jeune officier fit faire halte et porter les armes.

Le cardinal salua les soldats avec toute la bonne grâce d'un grand seigneur qui reçoit un hommage qui lui est dû.

On lui sut assez mauvais gré de cette courtoisie, qu'on trouva intempestive, mais le peuple lui fut reconnaissant : c'était la première poignée de main échangée entre l'Italie nouvelle et la vieille Italie.

~ Le patriotisme n'est pas le fait des boursiers, et cela se comprend assez facilement. Cette réflexion m'est suggérée par l'émotion passagère qu'a produite à Paris l'achat des actions du canal de Suez par l'Angleterre.

Les chauvins allaient déjà crier contre la « perfide Albion, » lorsqu'une lettre de M. de Lesseps est venue calmer les esprits.

La Bourse, elle, n'avait pas sourcillé; elle s'était contentée de tenir le raisonnement le plus simple du monde :

— Si l'Angleterre se met dans l'affaire, c'est que l'affaire est bonne.

Et voilà les actions du canal de monter, de monter comme des voyous montent au mât de cocagne. Puissent-elles ne pas descendre avec la même rapidité.

~ Des gens qui montent aussi par trop, ce sont les aéronautes. Hier, c'était le capitaine Dartois; aujourd'hui, c'est Godard, et voilà qu'on annonce une ascension de M. Gaston Tissandier, si célèbre par la douloureuse expédition qui, l'an dernier, inspira à tout le monde une sympathie bien méritée.

Mais ne trouvez-vous pas qu'il fait bien froid pour accomplir de semblables voyages? Ceux qui ont intérêt à s'élever, ne pourraient-ils attendre des jours meilleurs? La science ou les curieux exigent-ils que les dangers soient plus grands? Le but est louable; sans doute, mais il serait bon d'examiner s'il vaut la peine d'exposer des existences précieuses; la vie des gens courageux vaut quelque chose.

On comprendrait ces tentatives périlleuses s'il s'agissait d'essayer un nouveau système ou d'observer une armée ennemie, mais pour monter à quatre mille mètres et redescendre à Meaux, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

L'héroïsme qui ne sert à rien est une folie honorable, sans doute, mais qui n'est utile à aucun progrès et qui a le tort de blaser des cœurs disposés à admirer et à secourir.

~ Le conseil municipal, non sans s'être un peu fait tirer l'oreille, a voté une subvention pour les chevaux de course du grand prix de Paris. Nos édiles n'ont consenti à cette largesse que parce qu'on leur a répété sur tous les tons :

— Mais ces 60,000 francs que vous allez voter, ce n'est pas pour les courses, c'est pour le commerce parisien; ce n'est pas pour les chevaux, c'est pour les commerçants.

Les conseillers avaient peut-être raison, puisque

voici de nouvelles courses établies sans le secours de l'État ou de la Ville. Ces nouvelles courses sont des courses d'hommes. Elles sont fournies par des messieurs qui trouvent plus naturel de courir eux-mêmes que de faire courir.

Nous ne pensons pas que ce nouveau genre de sport, comme dirait notre tout aimable confrère Eugène Chapus, ait la moindre chance de s'acclimater chez nous, où l'on n'aime guère à se fatiguer, pour rien, bien entendu.

Ah! s'il y avait un grand prix de 400,000 francs, ce serait une autre affaire. Mais courir dans le seul espoir de faire l'admiration de quelques curieux égarés, c'est une bien chétive gloire. Une société ennemie de la rate y ajoute 100, 200 ou 300 francs, et c'est tout.

Néanmoins, il y a des amateurs.

Dimanche dernier, le Champ-de-Mars a été le lieu de leurs exploits. Une douzaine de coureurs, qu'on reconnaissait non à la toque ou à la casaque, mais à un simple brassard de couleur, sont partis ventre à terre. C'est le même monsieur qui a gagné les deux premiers prix, et il allait gagner le troisième, lorsqu'on l'a prié de suspendre la course de ses succès.

Il n'avait pas l'air content du tout.

Ces messieurs, qui sont sans doute des gens du meilleur monde, cachent naturellement leurs vrais noms sous des noms de turf, j'allais dire de guerre. Pas très-bien choisis, ces noms-là : *Boute-en-Train*, *Va-de-bon-Cœur*, *Rabatjoie*, *Grand-Zéphir*, *Le Petit-Vélocé*, etc., etc.

Quant aux prix disputés, ils tiennent à la spécialité. Le prix d'Alatante, le prix d'Hippomène, le prix des Agents de Change, le prix des Caissiers, etc.

Quel joli rondeau Clairville va faire sur les courses à pied dans sa prochaine revue.

~ Les revues sont comme les petites baraques du boulevard, elles ouvrent le 25 décembre et c'est pour cela sans doute qu'on les appelle des revues de fin d'année. En affirmant cette vérité, puis-je m'être pas en désaccord avec M. Littré.

La revue est peut-être le genre le plus intéressant dans la série gaie du théâtre. Quoi de plus naturel et de plus piquant à la fois que de faire passer devant les yeux du spectateur, pour les railler en riant, tous les événements de l'année, et les personnages qui, pour une cause ou pour l'autre, ont acquis un certain relief en se mêlant à ces événements?

Malheureusement on ne fait plus de revues, ou du moins on n'en fait plus qu'une : la revue Cogniard et Clairville.

Quand ce sont les deux créateurs du genre qui s'en mêlent, tout va bien, on retrouve ce souffle aimable d'esprit et de bonne humeur qui fit la vogue de cent pièces du même genre; mais que leurs imitateurs laissent à désirer!

Voici, du reste, leur manière de procéder; elle est si simple que je n'hésite pas à la donner :

Pour faire un civet, on prend un lièvre; pour faire une revue, on prend le *Monde illustré*, ou le *Charivari*, ou tout autre journal, la qualité n'y fait rien, pourvu qu'il y ait des croquis de Cham. Les croquis de Cham, tout est là.

L'original et profond dessinateur fait lui-même une petite revue par semaine. Dans cette page, si fine et si drôlatique, il rit des événements du jour. Il y a donc cinquante-deux pages où les vaudevillistes n'ont qu'à choisir les événements qui leur conviennent. Après avoir fait un choix avec plus ou moins de discernement, on rentre chez soi et l'on cherche un cadre; on cherche, ou du moins on a l'air de chercher, parce que le cadre est toujours le même, à savoir un imbécile qui a une fille à marier et qui ne veut pas la marier; on le décide en faisant défiler devant lui toutes les curiosités de l'année; à la fin, lassé ou charmé, il accorde la main de sa demoiselle.

Ah! si en prenant les croquis de Cham on pouvait prendre son esprit, la recette serait complète. Tout porte à croire que Cham tient beaucoup à son esprit, car, jusqu'à présent, il le garde avec un soin tout particulier.

~ L'usage de faire des revues de fin d'année est déjà ancien, mais la vraie mode ne vint que sous la première République, où l'on pouvait sans crainte dauber sur les rois. Les revues du commencement ne

furent pas d'une gaieté folle, mais, plus tard, sous « l'efféminé Barras, la satire ne connut plus de bornes. » On plaisanta sur tout et à propos de tout.

Sous l'Empire, les revues du Carrousel firent grand tort aux autres.

Sous la Restauration, les revues furent timides et serviles.

Ce ne fut qu'après 1830 que la revue eut véritablement ses coudées franches. Théaulon et trois ou quatre autres hommes d'esprit se mirent à railler à outrance. Les bourgeois, l'aristocratie, le peuple, les ministres, le roi, personne ne fut épargné et personne ne se plaignit. On gardait ça pour plus tard.

~ Tout porte à croire que la censure refuserait de laisser passer aujourd'hui une scène qui eut un grand succès à cette époque.

Elle était jouée par Odry et je ne sais quel autre farceur. Odry vendait à deux députés une machine oratoire.

Cette machine était une manière de grand piano, dans lequel le spectateur apercevait le compère caché.

— Monsieur, disaient les députés à l'inventeur, nous voudrions connaître le mécanisme ingénieux de votre machine.

— C'est bien simple, répondait l'inventeur, vous faites transporter ça à la tribune.

— C'est bien lourd.

— Si ce n'était pas lourd, vous n'auriez pas besoin de faire transporter, vous transporteriez vous-même.

— Tiens, c'est juste.

— Vous vous mettez devant et vous jouez votre discours.

— Oui, mais...

— C'est bien simple, vous avez des inscriptions qui vous indiquent où vous devez placer les doigts. Voyons, essayez-vous; bien! Quel discours désirez-vous faire?

— Je voudrais parler sur la question des sucres.

— C'est facile, appuyez là.

Le député appuyait, et l'on entendait une voix de tribun sortir de la machine.

« Messieurs, c'est par l'industrie bien mieux que par la guerre qu'un État peut acquérir le premier rang parmi les nations civilisées... »

— Parfait! s'écriait le député; c'est inimaginable! Maintenant je voudrais parler, par exemple, sur la question d'Orient.

— Appuyez là.

Et la même voix s'écriait :

« Messieurs, le devoir de tout homme d'État, qui veut maintenir son pays au véritable rang qui lui appartient, doit, avant toute chose, assurer la paix, une paix solide, une paix glorieuse, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais, messieurs, est-ce à dire qu'à un moment extrême, le gouvernement ne doit pas agiter son drapeau, afin de secouer la poussière qui ternit ses nobles couleurs? »

Ici Odry arrêta le député.

— Poussez ça.

— Pourquoi faire?

— Vous allez voir.

Le député poussait, et l'on entendait des braves dans la coulisse.

— Tiens! tiens! disait l'honorable. Voilà qui est curieux.

— C'est bien simple: quand vous avez une phrase à sensation, vous poussez le ressort des *braves prolongés*; vous avez aussi le ressort du *tonnerre d'applaudissements*.

— J'achète! j'achète! s'écriait le député; combien?

— Deux mille francs.

— C'est dit.

Un incident inattendu manque de faire rompre le marché. Après chaque discours, le compère de la boîte prenait une prise, et tout à coup on l'entendait éternuer, à la grande stupéfaction de l'acheteur.

— Comment! elle éternue, votre mécanique?

— Non.

— Mais si; j'ai bien entendu.

— Ah! s'écriait Odry, je vais vous dire l'affaire. Vous aurez sans doute mis le doigt sur le discours contre les monopoles.

— Eh bien?

— Eh bien, vous vous serez appesanti sur les tabacs!

C'était bête comme tout, mais il paraît que cela amusait beaucoup nos pères pourtant. C'était plus spirituel que ce qu'on fait maintenant.

Autre temps, autre esprit.

~ Voici une vieille réputation qui fait ses malles.

Le pot-au-feu, l'innocent et vertueux pot-au-feu ne serait, paraît-il, qu'un simple imposteur qui, durant des siècles, aurait abusé de la candeur des familles. A en croire M. Henry Bellaire, l'éminent directeur de la *Vie domestique*, il faudrait le rayer à tout jamais de la liste des aliments utiles.

Ça renverse toutes les idées; mais il n'y a pas à y revenir, la science a parlé. Les illustres professeurs Chevreul, Bouchardat, la chronique, avaient déjà dit son fait au pot-au-feu, pourtant sans trop insister. Mais voici le docteur Carville qui arrive nettement avec une expérience qu'il prétend concluante. Cette expérience, la voici :

Le docteur a pris deux chiens « de même taille, de même race, de même âge. Il les a soumis, l'un à la diète la plus absolue, l'autre à un régime exclusivement composé de bouillon. » C'est horrible!

.... Que je hais ces savants,

Qui pour voir leurs poumons ouvrent des chiens vivants!

Le premier chien, qui ne mangeait rien du tout, est mort au bout du vingt-septième jour. (Pauvre bête! en voilà un qui n'a pas eu une vieillesse heureuse!)

L'autre, le chien au bouillon, est mort quarante-huit heures après. (Ce n'était pas la peine de gâcher tant de bœuf!)

Si ce résultat est indiscutable, voilà une expérience qui va jeter une grande perturbation dans les relations sociales. Quand on pense que les ménagères bourgeoises se plaignaient de leurs bonnes qui donnaient les prémices du pot-au-feu aux plus beaux représentants de l'infanterie française!

~ Pour notre compte, nous ne croyons pas à l'expérience du docteur Carville, et nous sommes étonné que M. H. Bellaire, esprit logique, ne l'ait pas discutée.

Que prouve-t-elle, cette expérience?

D'abord que le docteur Carville est un homme cruel qu'il faut recommander spécialement à la Société protectrice des animaux.

Elle prouve également que les chiens peuvent vivre vingt-sept jours sans manger; ils sont bien heureux; mais quant au chien qui a bu le bouillon, elle ne prouve rien.

On dira sans doute que l'autopsie a prouvé que les deux animaux présentaient identiquement les symptômes de la mort par inanition.

Cela ne suffit pas pour convaincre, parce que ce serait trop long à discuter.

Jusqu'à des preuves plus concluantes, il est probable que le pot-au-feu restera dans toute sa gloire.

Et pourtant quel motif, quel sentiment pourrait porter un honorable membre de la Faculté à calomnier un aliment qui ne lui a rien fait dans un temps comme le nôtre, où en bonne conscience on devrait savoir grand gré à ceux qui ne vous font rien.

~ A mesure que le pot-au-feu perd du terrain, l'ombre de Berlioz en gagne. *Roméo*, exécuté dans un concert populaire, a causé une certaine émotion. Il y a eu des enthousiastes et des détracteurs, les détracteurs étaient en petit nombre.

Il n'y a aucun inconvénient à ce qu'une justice peut-être tardive soit rendue à certains maîtres méconnus de leur vivant, mais on a trouvé une bien étrange formule pour les ramener sur l'eau.

Cette formule est devenue un cliché, et il n'est pas une critique de musique ou un simple artichier qui ne s'en soit servi.

« Aujourd'hui, le public a fait de grands progrès; il comprend la musique, et l'on peut lui faire entendre des œuvres sérieuses, il saura les apprécier. »

Il est impossible de dire plus franchement: Voilà quelque chose d'ennuyeux, préparez-vous d'avance et faites bien attention; si vous éprouvez le moindre ennui, la moindre fatigue, c'est que vous êtes des ânes.

C'est avec ce raisonnement que, pendant trente

ans, on a déplacé le public de l'opéra français au bénéfice du théâtre italien.

— Je m'ennuie aux Italiens, disaient les gens qui aiment la vérité, et on leur répondait avec mépris :

— C'est que vous n'êtes pas musiciens.

La crainte de ne pas avoir l'air d'un musicien a fait passer de bien dures soirées à des gens qui avaient mille bonnes raisons pour ne pas savoir la musique.

~ M. Berlioz, dont la musique est triste et embrouillée, était un homme excessivement aimable et bienveillant; sa conversation était des plus intéressantes; il savait beaucoup et disait ce qu'il savait avec un grand charme. Parfois même il abordait l'anecdote et nul mieux que lui ne savait la maintenir dans cette mesure parfaite qui est le propre des gens bien nés; mais lorsqu'il parlait d'un ennemi ou de quelqu'un qui lui était antipathique, son œil s'éclairait, et d'un coup de langue il emportait le morceau, mais avec tant de douceur, tant de douceur, que ça faisait froid dans le dos.

~ Un jour, à Bade, nous nous promenions avec Méry, et nous causions de M. Berlioz, avec lequel nous avions déjeuné.

— Quel homme! s'écria Méry.

— Charmant!

— Sans doute; mais il se plaint toujours.

— Il n'a pas l'air heureux.

— Il se croit infortuné, et pourtant il a eu tous les bonheurs. Il est de l'Institut; il porte à sa boutonnière tous les ordres d'Europe; il a un feuilleton aux *Débats* qui lui rapporte beaucoup d'argent; il a la rare fortune d'être en même temps le confrère de Meyerbeer et de Jules Janin. Il se plaint!

— En effet.

— Il a eu le bonheur plus rare encore de soulever des tempêtes avec une musique qui n'aurait dû soulever que des bâillements, il se plaint! Ici on le comble d'argent et d'égarde, il se plaint. Tout ce qu'il y a de célèbre à Bade, depuis le général Gortschakoff jusqu'à Adèle Courton, a tenu à honneur de lui être présenté, il se plaint! il n'est jamais content! Nous avons tous applaudi sa pièce de *Béatrix*, eh bien! il se plaint!

L'auteur d'*Héva* en était là de son discours, lorsque nous aperçûmes à dix pas, au détour d'une allée, Hector Berlioz qui marchait en lisant.

Il nous aperçut et vint à nous de la façon la plus courtoise. Après les compliments d'usage, il ôta son chapeau et, s'essuyant le front avec son mouchoir, il dit :

— Mon Dieu, quelle chaleur; c'est insupportable!

— Vous voyez, fit tout bas Méry en me lançant un regard significatif, que vous disais-je? Il n'est jamais content!

JULES NORIAC.

AVIS

L'inauguration du monument commémoratif de Bazeilles, qui rappelle un des plus émouvants et des plus sinistres épisodes de la guerre de 1870, a fourni à notre habile collaborateur M. Lix le thème de la remarquable gravure que nous publions aujourd'hui dans un sentiment de patriotisme. Nous y avons joint l'extérieur et l'intérieur, dans son état actuel, de la maison dite des *Dernières cartouches*, une des pages d'histoire que le tableau de M. de Neuville a rendue populaire et dont la gravure publiée dans notre n° 839 a eu le plus grand succès.

Nous avons longtemps cherché pendant à cette scène dramatique et c'est dans la dernière œuvre du même peintre que nous l'avons trouvée. A bientôt donc par les mêmes artistes MM. Lavée et Robert, dont on connaît le talent, une gravure du même format que les *Dernières cartouches*, représentant fidèlement

LE COMBAT DE VILLERSEXEL

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. A. DE NEUVILLE.



L'HERZÉGOVINE. — La forteresse de Belgrad, prise du côté de la ville. — (Dessin de M. Robert, croquis de M. Théobald Wortitsch, officier de l'armée serbe.)



L'HERZÉGOVINE. — Le camp de Schumla, en Bulgarie. — (Dessin de M. Robert, d'après le croquis de M. Théobald Wortitsch, officier de l'armée serbe.)



VIRGINIE DÉJAZET

Dans le rôle de la DOUAIÈRE DE BRIONNE

Dessin de M. Bocourt, d'après photog. de M. Tourtain.

NOS GRAVURES

M. Schneider

Monsieur Schneider est mort le 27 novembre, à dix heures et demie du matin, à Paris, dans son hôtel de la rue Boudreau, entouré des membres de sa famille.

L'ex-président du Corps législatif était âgé de plus de soixante-dix ans. Il était né à Nancy, au mois d'avril de l'année 1805, de parents dépourvus de fortune, et on peut dire qu'il fut un des hommes de ce siècle qui ont le plus travaillé. Après avoir terminé ses études au collège de sa ville natale, M. Eugène Schneider embrassa la carrière commerciale. Il débuta chez le banquier Seillière, et fut chargé, en 1830, de la direction des forges de Bazeilles. C'est de là qu'il passa au Creuzot en qualité de gérant.

L'activité qu'il déploya, l'intelligence dont il fit preuve, élevèrent à un très-haut degré l'importance de ce grand établissement métallurgique.

En 1845, lors de la mort de son frère, M. Schneider fut élu député et membre du conseil général de Saône-et-Loire pour le canton de Montcenis. En 1851, le 20 janvier, il reçut le portefeuille de l'agriculture et du commerce qu'il conserva jusqu'au 10 avril suivant. Après le coup d'État, il fut appelé à la commission consultative, et en 1852 ses électeurs l'envoyèrent au Corps législatif comme candidat du Gouvernement. Enfin, en 1867, après la mort de M. Walewski, l'empereur le nomma président de l'Assemblée législative dont il dirigea les débats jusqu'au 4 septembre.

Dans les dernières années du Corps législatif, M. Schneider joua un rôle politique très-important.

Au mois de décembre 1869, lorsque la Chambre eut recouvré le droit d'élire son président, la haute situation qu'il tenait du chef de l'État lui fut maintenue par ses collègues à une forte majorité.

Il s'était mis antérieurement à la tête du mouvement politique qui devait amener la suppression du ministère d'État et des fonctions de vice-empereur exercées par M. Rouher, et il contribua ainsi plus que tout autre à l'établissement de l'Empire libéral.

M. Schneider était très-aimé de tous ses collègues. La fermeté dont il a donné tant de preuves pendant les séances orageuses qu'il fut appelé à présider, lui assura toujours le respect de ses adversaires.

Il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1868.

M. Schneider comptera parmi les hommes les plus marquants du régime impérial : il laisse de profonds regrets chez tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître et d'apprécier ses hautes capacités.

L'HERZÉGOVINE

Ne voulant pas fatiguer nos lecteurs de gravures sur le même objet, nous avons cru devoir nous abstenir de publier nos intéressants croquis sur les événements de la presqu'île des Balkans que nous croyions apaisés. Nous reprenons aujourd'hui cette série, en voyant l'intérêt toujours croissant qui s'attache à la question d'Orient. On nous rendra cette justice d'ailleurs, que malgré leur analogie, nos gravures sont très-variées d'aspect, grâce à la diversité de nos documents et aux différentes interprétations de nos artistes.

Forteresse de Belgrad

En face de l'attitude menaçante de la Turquie, qui continue à concentrer des forces considérables sur les frontières de la Serbie, le prince Milan avait cru devoir, en prévision de toute éventualité, renforcer la garnison de Belgrad, sa résidence, de tous les réservistes disponibles. Ceux-ci se rendaient avec enthousiasme à l'appel de leur souverain chéri, car grande est leur haine contre les Turcs et vif leur désir de se mesurer un jour avec leurs oppresseurs.

Située sur une éminence de terrain et dominant toute la contrée, la forteresse de Belgrad, dont nous donnons à nos lecteurs une vue prise du côté de la ville, constitue un point stratégique fort important et contient des dépôts considérables d'armes et de munitions. C'est aussi la seule place d'armes de Serbie assez vaste pour le logement et les manœuvres des réserves et des recrues. Les forces totales de la Serbie, troupes régulières et landwehr, peuvent se monter à 460,000 hommes.

Toutefois, en dépit de ces apparences belliqueuses, on croit pouvoir éviter la guerre, grâce aux sentiments pacifiques dont le prince de Serbie est sérieusement animé et qu'il a nettement manifestés dans son discours aux représentants du pays lors de l'ouverture du parlement (Skouptchina) d'abord, puis dernièrement par le renvoi du ministère Bistic, suspect de sympathies trop vives pour l'insurrection. Donc, si la Serbie arme, c'est uniquement en vertu du proverbe en honneur aujourd'hui chez tous les peuples : *Si vis pacem, para bellum*.

Camp turc de Schumla, en Bulgarie

La Turquie vient d'ériger trois camps comprenant 35,000 hommes sur les frontières serbes : 1° *Schumla*, en Bulgarie, à l'est de la Serbie, dans un pays plus favorable aux mouvements de la cavalerie, au débouché des montagnes du Balkan; son commandant en chef est Effendi-pacha Sckenderbey-Strecker, ancien sous-officier prussien; 2° le camp de *Niseh*, qui est le plus fort, au sud; 3° *Novibazar*, aux confins de l'Albanie. Lesdits camps, se trouvant à la tête des trois principales voies ferrées de la Serbie, commandent les grandes artères du pays.

Le camp de Schumla, que nous présentons à nos lecteurs, a été dessiné par notre correspondant particulier d'après l'esquisse d'un officier de l'armée serbe.

CH. NOEL.

M^{lle} Virginie Déjazet

La mort de la sympathique et célèbre artiste causera, non-seulement à Paris, mais dans toute la France, une véritable émotion. — Jamais artiste ne fut plus universellement connue et aimée, jamais talent ne répondit mieux à la fine gaieté française. Nous ne nous permettrons pas de faire ici une biographie qui appartient de droit à notre collaborateur Monselet, qui a déjà apprécié dans ces colonnes, lors de sa représentation d'adieu, la carrière de la chère comédienne. Depuis quelques jours, cruellement atteinte par la maladie, Déjazet sentait venir la dernière heure. Selon son expression « ne voulant pas mourir en paëne, » elle pria qu'on lui amène un prêtre à son chevet. L'abbé Carré, vicaire de Belleville, l'assista, et, sur sa demande, lui apporta le saint viatique. Ce fut pour elle une douce consolation, et elle se recueillit pendant une heure dans le calme le plus profond. Puis, voyant pleurer son fils, elle lui fit signe de s'approcher : « Calme-toi, mon enfant, dit-elle, je suis avec Dieu!... Jure-moi, jure-moi que tu n'auras de haine pour personne! » Ces dernières paroles ne peignent-elles pas le grand cœur de celle qui fit rire et pleurer plusieurs générations pendant soixante-dix ans?

Bazeilles

Le petit village de Bazeilles, si riant et si pittoresque présentait un aspect étrange et inaccoutumé, le matin du 31 août 1870. Ses rues, naguère si tranquilles, étaient encombrées d'une cohue de soldats, harassés de fatigue, à l'uniforme déchiré et souillé de poussière, cavaliers démontés marchant péniblement avec leurs lourdes bottes, la cuirasse bossuée et le cimier du casque percé de coups; fantassins à la tunique bleue déboutonnée, s'appuyant sur leurs chassepots comme sur un bâton; quelques-uns à cheval, la tête et les membres entourés de bandages sanglants; artilleurs à l'uniforme sombre, le visage et les mains noirs de poudre, entourant en nombre bien réduit leurs canons, à l'affût et aux roues couverts de boue... Ces soldats étaient les restes de notre 5^e corps, surpris la veille par les Allemands, à Mouzon, et rejetés en arrière de la Meuse, après une résistance désespérée. Après quelques instants de repos, toute cette cohue s'écoula dans la direction de Sedan, et, à huit heures du matin, le village avait repris son aspect calme et accoutumé, pas pour longtemps, hélas! A neuf heures, le canon de von der Thann se fait entendre dans la direction de Remilly, et une troupe de chasseurs bavares, à l'uniforme vert, la fourragère en travers de la poitrine, le casque à chenille verte et à cocarde bleue et blanche solidement enfoncé sur les yeux, pénètre dans Bazeilles. A l'extrémité de ce village, des tirail-

leurs d'infanterie de marine, vêtus de la capote bleu sombre, à épaulettes jaunes et coiffés du képi à ancre écarlate, se précipitent sur eux à la baïonnette et en font un effroyable carnage. Le combat était engagé; de part et d'autre des renforts viennent soutenir les combattants. Von der Thann lance ses régiments d'infanterie à la tunique bleu de ciel, la capote marron roulée en sautoir, sur le pont du chemin de fer, que balayaient les mitrailleuses de l'artillerie de marine. Vers le soir, l'ennemi, après des pertes énormes, évacue précipitamment les dernières maisons du village, auxquelles il met le feu dans sa fuite, et repasse la Meuse. Pendant la nuit, l'infanterie de marine occupe Bazeilles et le met en état de défense. Le lendemain matin, le combat recommence à quatre heures, les Bavares, ayant passé la Meuse sur deux ponts de bateaux jetés à Aillicourt. Jusqu'à onze heures du matin la lutte continue, acharnée et sanglante, nos soldats s'étant retranchés dans les maisons comme dans autant de forteresses improvisées et balayant les rues de leurs feux plongeants. Enfin, accablée par les efforts réunis des 1^{er} et 2^e corps bavares, notre division d'infanterie de marine bat lentement en retraite, défendant le terrain pied à pied, et rentre dans Sedan, protégée par les feux de tirailleurs échelonnés sur les remparts de la porte de Balan.

La prise de Bazeilles avait coûté aux Bavares des pertes énormes; près de 5,000 des leurs trouvèrent la mort sur le seul territoire de Bazeilles, et dans ce nombre figurent plus de 200 officiers, dont 54 de la seule ville de Munich. Sur une croix surmontant un tumulus élevé dans le parc de Montvillers, on lisait : « Ici repose un officier bavarois. » En creusant la fosse, on a retrouvé 24 cadavres d'officiers bavares, rangés botte à botte; près de 1,200 cadavres ennemis ont été relevés dans ce seul parc et ont été ensevelis à l'entrée de l'avenue principale conduisant au château.

La capitulation de Sedan signée, Bazeilles au pouvoir de l'ennemi, les Bavares donnent libre carrière à leur ressentiment contre le village où ils ont subi tant de pertes. Son procès est vite instruit. Bazeilles doit être entièrement livré aux flammes. Dès le 1^{er} septembre au soir, des soldats armés de boîtes explosives, de pistolets à fusées incendiaires et de seaux de pétrole, incendièrent les maisons; dix-sept seulement avaient pris feu durant le combat, toutes les autres furent incendiées avec ordre et méthode. Cette belle opération dura trois jours. L'église elle-même ne trouva pas grâce devant la fureur de ces hommes qui se disaient meilleurs catholiques que les Français. Mais ce n'était là qu'une partie du programme. Il fallait, disait la consigne, châtier les habitants. Durant le combat, plusieurs Bazeillais furent massacrés par les Bavares, ivres de fureur. Quelques familles, réfugiées dans les caves de leurs maisons, furent asphyxiées sous les décombres brûlants qui s'écroulèrent sur eux. D'autres furent fusillés pour être restés simplement à Bazeilles durant la lutte; on les jugea capables d'avoir tiré sur les Bavares. Quelques femmes devinrent folles et moururent des suites de leurs mauvais traitements. Quant au reste des malheureux habitants, liés deux à deux, outragés et souvent menacés de mort, on les dirigea vers la gare, où ils passèrent le jour et la nuit, et furent enfin relâchés le vendredi 2 septembre au soir. Quarante habitants périrent dans ces journées néfastes. Si à ce nombre on ajoute les cent cinquante personnes qui moururent dans l'espace de six mois, on trouvera que le désastre de Bazeilles coûta la vie à près de deux cents habitants. Quant aux pertes matérielles, elles s'élevèrent à la somme de 5 millions de francs.

Maintenant, reportons-nous à cinq années plus tard. Le 23 novembre 1875, Bazeilles présentait le plus imposant spectacle; toutes les maisons étaient pavées de drapeaux tricolores garnis de crêpes, et plus de dix mille personnes se dirigeaient vers la place d'Armes, où allait avoir lieu la bénédiction du monument élevé par souscription à l'infanterie de marine et aux troupes du 12^e corps d'armée qui ont donné dans les journées des 31 août et 1^{er} septembre 1870. Ce monument, élevé sur la place publique en face de la chapelle provisoire, est d'une grande simplicité et l'œuvre d'un jeune architecte de talent, M. Albert Maget, auquel le Comité a remis en reconnaissance une médaille d'or de grand module. (Entrepreneur, M. Durand-Vassy; sculpteurs, MM. Aumont et Guillon.) Sur une grande assise en pierre de Givet formant marches, se dresse un sarcophage surmonté d'une pyramide sans autre ornement

qu'un bouclier grec sur une branche de palmiers, et une croix en creux sur la face opposée. Les motifs des fronts du sarcophage sont une couronne d'immortelles enlacée de deux autres couronnes de chêne et de laurier et dans un écusson surmonté d'une couronne crénelée et représentant un lion paralysé par un serpent à tête d'aigle. Sur le sarcophage on lit : « La patrie à ses défenseurs, » et au-dessus : « Bazeilles, 31 août, 1^{er} septembre; » sur les autres faces, les noms des habitants victimes de ces néfastes journées, et ceux de trente-deux officiers de marine frappés mortellement (un lieutenant-colonel, quatre chefs de bataillons, huit capitaines, onze lieutenants, huit sous-lieutenants). Étaient présents à la cérémonie : MM. le général comte Pajol, le général Gresley, représentant le ministre de la guerre; les officiers supérieurs de la garnison de Sedan; M^{sr} Langenieux, archevêque de Reims; l'abbé Tourneur, vicaire général; de Riancourt, préfet des Ardennes; Brun, sous-préfet de Sedan; Philippoteaux, député; comte de Fiennes, Lapadu-Hargues, officier d'ordonnance du général Lebrun; Hennique, officier d'ordonnance du général Martin des Pallières; de Courtan, lieutenant de vaisseau, aide de camp du ministre de la marine, etc.

Le service d'honneur était fait par un détachement du 54^e de ligne et un détachement de vingt-cinq hommes d'infanterie de marine fourni par le régiment de marche en garnison à Paris. Vers sept heures du soir, ceux-ci quittaient Bazeilles pour retourner à Paris. A ce moment, des feux de Bengale offerts par M. Morin, artificier de la ville de Paris, illuminaient le monument et les ruines, hélas! encore trop nombreuses, et la population tout entière, agitant des torches et des lanternes vénitiennes, accompagnait jusqu'à la gare ces braves représentants de notre héroïque armée. Ce fut le moment d'une émotion indescriptible : les soldats d'infanterie au port d'armes au pied du monument, les officiers saluant de l'épée, et les habitants les acclamant aux cris de : « Vive la France! Vive l'infanterie de marine! »

Qu'il nous soit permis de rendre hommage en terminant, au Comité qui a favorisé l'érection de ce monument historique, et aux habitants de Bazeilles pour l'attitude digne et patriotique qu'ils ont montrée pendant cette grande journée. Nous n'oublierons pas M. le comte de Fiennes pour l'accueil qu'il a fait en son château de Montvillers aux invités à la cérémonie, et pour celui que nous en avons particulièrement reçu.

Echouement du KONG-SWERRE

Nous recevons de Dunkerque la note suivante :

LE vous envoie un croquis représentant l'échouement du steamer norvégien *Kong-Swerre*, survenu dernièrement.

Ce vapeur venait de Kurrachee (Indes), chargé de 3,000 tonneaux de graines de colza. C'était un des plus grands navires qui fréquentaient le port. La perte est estimée à deux millions.

Son état ne donne pas l'espoir de le renflouer, car une déchirure du pont à la quille laisse pénétrer l'eau dans sa vaste carène. Une grande partie du chargement et des débris a pu être sauvée. — JULES COLIN.

Sauvetage d'un mousse, à Calais.

On nous écrit de Calais :

PAR suite de la dernière grande bourrasque qui sévit durant trois jours sur notre littoral, on déplore un grand nombre de sinistres, et bien des marins ont payé de leur vie leur courage à toute épreuve.

Le dévouement des gens de la côte a été à la hauteur du malheur, et, dans tous nos ports, les naufragés ont trouvé de bons secours des âmes compatissantes.

Dimanche, vers quatre heures du matin, un bateau hollandais, le *Kinderdijk*, est venu échouer en face des Baraques, petit endroit situé à 1 kilomètre de Calais. Les habitants de la plage aperçurent sur ce bateau quelqu'un qui faisait des signes de détresse. Mais la mer était trop furieuse pour qu'un canot pût s'aventurer jusque-là. Un nègre, Stephan, de l'équipage du *Coligny*, qui était là présent, se jeta alors à la nage et sauva l'infortuné qui réclamait assistance. Seul, depuis plusieurs heures, il luttait contre la tempête. L'é-

quipage avait abandonné ce malheureux enfant, à peine âgé de douze ans. Le nègre le ramena sur la plage, où des secours empressés lui furent donnés dans la famille Andrieux. — T. VOGUE.

Calais, le 21 novembre 1875.

Obsèques de M^{sr} Ginoulhiac

MALGRÉ la bruine et la neige, une foule immense a assisté aux funérailles de M^{sr} Ginoulhiac, archevêque de Lyon dont nous avons publié le portrait dans notre dernier numéro.

Les prélats qui étaient présents sont NN. SS. Thibaudier, évêque de Sidonie; de Charbonnel, évêque de Sozopolis; Collon, évêque de Valence; l'évêque de Belley; le P. abbé m^{tr} de la Trappe; Rivet, évêque de Dijon; Paulinier, archevêque de Besançon; Guibert, cardinal-archevêque de Paris.

Cinq absoutes ont été données; après la messe, M^{sr} Rivet, évêque de Dijon, est monté en chaire et a lu le testament spirituel de M^{sr} Ginoulhiac, puis il a prononcé en termes émus une touchante allocution.

La cérémonie, commencée avant neuf heures, ne s'est terminée qu'après une heure. Le cortège avait, dit-on, une longueur de plusieurs kilomètres.

Le corps a été transporté dans la chapelle Saint-Laurent. Le cœur sera déposé dans le sanctuaire de Fourvières.

M^{sr} Ginoulhiac a laissé presque tout son avoir en œuvres pies ou en aumônes. Il a légué notamment à chacun des curés de la ville de Lyon 1,000 fr. pour être distribués aux pauvres.

Le successeur désigné de M^{sr} Ginoulhiac, au siège archiépiscopal de Lyon, serait, dit-on, M^{sr} de la Tour d'Auvergne, actuellement archevêque de Bourges; M^{sr} Thibaudier, évêque auxiliaire de Lyon, serait nommé évêque d'Oran, en remplacement de M^{sr} Calot, décédé.

Déraillement d'un train en Autriche

UNE épouvantable catastrophe a eu lieu récemment en Autriche, sur la voie ferrée Franz-Josefsbahn, qui relie la capitale à la Bohême.

Un train-poste parti de Vienne à 7 heures 45 du soir, pour Eger et Prague, avec environ cent quarante voyageurs, a déraillé, vers une heure du matin, près de la station de Schwarzenau, et tout le convoi, composé de treize wagons, fut précipité du haut du remblai, dont la hauteur, à cet endroit, atteint onze mètres. La locomotive et dix wagons furent entièrement mis en pièces. Le wagon aux signaux, le dernier du train, resta seul sur la voie; l'avant-dernier et l'antépénultième, retenus par les débris des neuf premiers wagons, demeurèrent au haut du talus. Les épaisses ténèbres qui régnaient alors ne firent qu'augmenter l'horreur de la situation et la détresse des infortunés voyageurs.

Des scènes navrantes se passèrent sur le théâtre du sinistre. Le nombre des morts s'élève à neuf, celui des blessés à vingt. Le machiniste, plusieurs conducteurs et employés postaux, entre autres, ont été tués, et ce n'est qu'après dix heures de recherches, qu'on a retrouvé leurs corps mutilés et méconnaissables sous les débris. Une femme enceinte, qui, par miracle, n'avait reçu aucune blessure, se vit tout à coup, à force de frayeur, prise des douleurs de l'enfantement et accoucha au milieu des décombres. Sa propre mère, femme d'un brasseur de Pilsen, qui, dans la chute, la couvrait de son corps, fut, par contre, tuée sur-le-champ. Les victimes grièvement blessées furent transportées à la prochaine station de Schwarzenau, tandis que les voyageurs qui en avaient été quittes pour de légères blessures, se traînèrent tant bien que mal jusqu'aux localités avoisinantes ou continuèrent leur voyage par le train qui ne tarda pas à venir à leur secours. Les voyageurs qui en avaient été quittes pour la peur, aidés d'un chirurgien requis à la hâte, donnèrent les premiers soins aux blessés, qu'on avait couchés en plein vent sur les coussins détachés des coupés.

D'après les constatations faites sur les lieux, on doit attribuer la cause de l'accident à la malveillance. Une main criminelle avait enlevé un rail et amené ainsi la catastrophe. La direction de la Franz-Josefsbahn a promis une récompense de 500 florins à celui qui décou-

vrira le coupable. La justice informe. La compagnie a généreusement pris l'initiative en faveur des veuves et orphelins des fonctionnaires morts dans l'exercice de leurs fonctions, en leur allouant des pensions assez considérables. La bienfaisance privée a, de son côté, organisé des collectes dans le même but. — CHARLES NOEL.

Le SOUFFLEUR ramené à Brest

LE vendredi 26 novembre, l'avis à roues le *Souffleur* rentrait à Brest, remorqué par l'*Euménide*.

Dix jours auparavant, cet avis, en allant, dans la nuit du 15 au 16, porter secours à un trois-mâts russe, le *Neutral*, en détresse, rencontra, à la hauteur du cap Saint-Mathieu, une épave qui lui fit une avarie telle, que son commandant n'eut d'autre ressource que de se diriger à toute vapeur vers le petit port du Conquet. L'eau ayant envahi la machine, l'avis vint s'échouer contre la jetée. Le lendemain, il put être traîné dans ce port par l'*Euménide*, où on entreprit de le réparer. Ce travail, rempli de difficultés, fut heureusement achevé, grâce à l'énergie de son état-major et de l'équipage, qui, travaillant à bord comme si le navire flottait encore, parvinrent, après onze jours d'un travail opiniâtre, à aveugler la voie d'eau, et, à l'aide de pompes envoyées par la direction du port de Brest, à le vider complètement. Le vendredi 26 novembre, à la marée de deux heures, le *Souffleur* se releva lentement et bientôt on le vit flotter le long de la jetée; une chaloupe à vapeur l'amena jusqu'à l'*Euménide*, qui, lui ayant passé deux remorqueurs, le ramena sain et sauf à Brest, à huit heures du soir, avec tout son brave équipage, exténué de fatigue, mais heureux d'avoir pu retirer son navire d'une passe aussi critique.

Le vapeur Hector à Amoy (Chine).

M. d'Arnoud, le fils de notre collaborateur Bertall, qui veut bien nous servir de correspondant en Chine, nous adresse la notice suivante :

Amoy, 4 octobre 1875.

LE croquis que je vous envoie sera peut-être trouvé intéressant par vos lecteurs; il vous montrera la fragilité de ces immenses vaisseaux de fer qui se brisent littéralement en deux comme un fêtu de paille, quand par malheur ils touchent un récif, même en mer calme.

Le nom du vapeur que le croquis représente est le *Hector*, jaugeant 1,500 tonneaux, et appartenant à un riche armateur anglais, M. Hœt. Le capitaine du navire, en approchant d'Amoy, le 4 octobre, vers huit heures du soir, a pris une file pour une autre, et s'engageant dans un chenal rempli de rochers, est venu toucher de l'avant sur un récif. Tous les efforts que l'on a pu faire pour le renflouer ont été inutiles, et l'eau a fini par pénétrer dans la machine et a éteint les feux.

Le matin suivant, vers neuf heures, le vapeur s'est brisé par le milieu, et l'arrière, emporté par le courant, s'est échoué à quelques mètres de l'avant; heureusement que des secours avaient pu être envoyés d'Amoy et que les passagers de l'équipage avaient pu être transférés sur un autre vapeur, de telle façon que l'on n'a à déplorer qu'une perte pécuniaire, très-forte, il est vrai, pour l'armateur, puisque le vapeur n'était pas assuré, et pour les compagnies d'assurances. Le *Hector* était chargé de thé et de soies et se rendait à Londres.

Les pêcheurs chinois, aussitôt l'accident arrivé, sont venus en foule, non pour porter secours, mais pour tâcher de chasser l'équipage et de s'emparer du navire; ils ont volé une quantité considérable de cargaison; ils étaient même si âpres au gain, que les coups de fusil que l'on a été obligé de leur tirer n'ont pas réussi à les faire éloigner.

Le capitaine de ce navire a très-peu de chance : c'était son premier voyage comme commandant; et un phare, presque fini maintenant, et qui sera allumé à la fin de ce mois, doit montrer d'une façon certaine l'entrée d'Amoy et écarter par la suite la possibilité d'une semblable catastrophe. — D'A.



BAZEILLES

LE MONUMENT COMMÉMORATIF INAUGURÉ LE 23 NOVEMBRE. — COMPOSITION DE M. LIX.

COURRIER DU PALAIS

UN aimable correspondant, qui cependant signe sa lettre d'initiales, me fait l'honneur de me demander pour quoi je n'ai pas encore parlé de deux ou trois procès qu'il m'indique. Il est vrai, non-seulement que je n'en ai pas encore parlé, mais que je n'en parlerai probablement jamais, et je trouve, dans cette réclamation, toute gracieuse du reste, l'occasion d'expliquer, préventivement, que ma modeste chronique hebdomadaire ne peut pas être un recueil complet. O mon cher et aimable correspondant, savez-vous que Paris seulement compte maintenant sept chambres du tribunal civil, plus quatre chambres correctionnelles, plus la police municipale, plus vingt justices de paix; qu'il existe six chambres de la cour d'appel, la cour d'assises comprenant souvent deux sessions simultanées, plus les expropriations, plus les conseils de guerre; et je ne vous parle ni de la cour de cassation, ni du conseil de préfecture, ni du conseil d'État, ni du tribunal des conflits! Maintenant, ô mon bienveillant correspondant, veuillez additionner ce que chaque ressort de cour d'appel, dans les départements, comprend de chambres civiles et correctionnelles, de cours d'assises, etc., et multiplier cet effrayant total par le nombre total d'affaires qui peuvent être jugées en un jour! Une dernière multiplication vous apprendra ensuite ce que peut produire la semaine judiciaire. Évidemment il me faudrait, pour contenter tout le monde individuellement, écrire et publier une centaine de volumes in-folio... que vous ne liriez certainement pas, ni vous, ni personne, ô mon curieux correspondant! Et je prends la liberté d'ajouter que vous feriez fort bien.

Cependant, malgré moi, ce reproche m'a fait jeter un regard en arrière; et je me suis demandé, étant admis que je dois faire un choix en vue de l'intérêt général, si j'avais judiciairement et judicieusement choisi mes causes au double point de vue de l'intérêt général et de la curiosité légitime. Qu'ai-je à me reprocher? Peut-être d'avoir omis de vous raconter que, pour la première fois, on a vu à Paris une reine venir devant le tribunal, prêter le serment qu'un jugement lui a décerné.

Le cuisinier de la reine d'Espagne avait fait danser l'anse du panier, il avait fait de gros crédits chez les fournisseurs, quand il était payé tous les jours, et les fournisseurs prétendaient que S. M. la reine d'Espagne était responsable, d'autant plus responsable qu'elle avait postérieurement promis aux fournisseurs de les désintéresser. Il n'en était rien, et la reine est venue devant la première chambre l'affirmer par serment.

Eh bien, de bonne foi, je vous demande si c'est là de ma part un oubli bien grave?

Mais alors il faut que je vous rappelle qu'une dame Saunier, qui loue des appartements meublés, a assigné devant le tribunal civil M. Jérôme-Napoléon Bonaparte, lieutenant-colonel, lui réclamant le paiement de deux mois de loyer d'un appartement dont elle lui avait consenti la location au prix de 4,800 francs par mois, et dont il avait pris possession sans cependant venir l'occuper. Le tribunal a décidé que la prise de possession, quand il s'agit d'un appartement meublé, ne résulte pas nécessairement de quelques préparatifs d'installation: il faut que l'appartement ait été occupé réellement par le locataire. M^{me} Saunier a donc été déboutée de sa demande.

Il faut encore, pour faire plaisir à mon correspondant, — mais qu'il n'y revienne plus! — que je vous raconte le procès intenté par un sieur Dardel au prince Napoléon. Ce dernier, au moment où commençait l'investissement par les Prussiens, avait laissé à Paris, dans les écuries du Palais-Royal, sept chevaux de prix, et M. Darnel, qui continua les fournitures de fourrage, d'avoine, etc., pendant la durée du siège, réclame 7,000 francs. L'intendant qui, d'ordinaire, signait le reçu des livraisons, avait quitté Paris, et les reçus portaient la signature du piqueur en chef des écuries. Le tribunal a reconnu la légitimité de la demande et a condamné le prince Napoléon à payer 7,000 francs.

Eh bien, permettez-moi, lecteurs, de demander à mon correspondant et à vous si les causes de cette nature offrent un intérêt hors ligne. Remplacez par X ou

Y les noms des parties en cause, et vous vous demanderez pourquoi j'ai usé du temps et du papier à écrire des récits aussi maussades! Les procès sur lesquels mon gracieux correspondant M. L.-R. G. appelle mon attention, n'ont pas même pour eux ce prétexte de personnalités en vue, et, comme originalité d'incidents, j'affirme qu'ils ne sont pas de nature à changer la face du monde.

J'aime mieux vous parler de la femme Nicole Laost, une bonne femme de quarante-six ans, qui ne tue pas les nourrissons qu'on lui confie... au contraire. Elle recevait sur les fonds destinés aux enfants assistés une somme de 96 francs par an, pour donner des soins à une petite fille de son mari. Elle venait précisément de recevoir un trimestre depuis deux jours quand l'enfant fut emporté par une maladie épidémique. Ce trimestre, elle pouvait croire, à la rigueur, qu'il lui était acquis; mais comment explique-t-elle vis-à-vis de sa conscience qu'elle soit allée à la mairie toucher le trimestre suivant... puis l'autre encore? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle l'explique fort mal devant la 10^e chambre correctionnelle. Il faut, pour toucher ces sommes, présenter un certificat de vie de l'enfant ou l'enfant lui-même, et, n'osant pas ou ne sachant pas falsifier un certificat, la femme Laost a préféré falsifier l'enfant. Le secrétaire de la mairie du quinzième arrondissement affirme que chaque fois qu'elle est venue, elle a représenté l'enfant, ou du moins une contrefaçon de l'enfant; on n'aurait pas payé les trimestres sans cela. Elle a donc eu un jeune complice que la justice suppose avoir agi sans discernement, puisqu'elle n'a pas cherché à le faire comparaître; mais la prévenue a été condamnée à un mois de prison.

Vous avez entendu parler de miss Blackford, cette jeune Américaine qui a publié ses mémoires et dont le succès littéraire a été si grand, que l'autorité a prié l'auteur d'aller écrire, s'il lui plaît, de l'autre côté de la frontière ses souvenirs intimes et scandaleux? Eh bien, cette jeune et innocente miss, que l'on dit fort jolie, avait déjà eu un procès dont j'ai eu le tort de ne pas parler. — Ici, M. L.-R. G. triomphe!

Elle avait acheté un chien, un griffon, et elle assignait le marchand pour le forcer à annuler la vente, l'animal se conduisant, disait-elle, avec une immoestie tout à fait *shocking*! La justice condamna miss Blackford à garder son griffon. C'est postérieurement à ce procès que miss Blackford a été expulsée de France avec ses mémoires, et probablement avec son griffon. Mais elle doit quelque chose comme 21,000 francs à sa propriétaire, et celle-ci fait procéder à la vente des meubles, chevaux, voitures, etc., de miss Blackford, étout, du reste, d'accord avec celle-ci. Un tapissier et un grainetier, qui n'ont jamais entendu parler de l'immoralité du griffon, et qui, en fait de mémoires, se contentent de réclamer le paiement des leurs, se sont adressés à M. le juge des référés pour avoir leur part dans le produit de la vente des meubles et des chevaux. Le juge des référés a ordonné la vente, dont le produit sera ultérieurement délivré à qui de droit.

Il n'a peut-être pas existé d'artiste plus généralement sympathique que Mélingue, et pourtant quand l'éminent artiste était vivant, on ne lui a pas ménagé les critiques. Pourquoi faut-il que son fils, M. Gaston Mélingue, ait pris une critique, nécessairement bienveillante, pour un outrage à la mémoire de son père? Excentricité, exagération du geste, c'était là, tout le monde le pense, un défaut inhérent aux qualités du comédien! Je ne vous raconterai pas les faits du procès que vient de juger la 9^e chambre; tous les journaux les ont rappelés et appréciés de la même manière, et il me faudrait répéter ce que j'ai lu et entendu dire pour exprimer mon opinion. D'ailleurs, grâce aux comptes rendus rétrospectifs auxquels j'ai été entraîné par M. L.-R.-G., il me reste bien peu de place et j'ai encore à vous dire que la tragédie de White-Chapel touche à son dénouement; cinquante témoins sont appelés et il est probable que demain ou après-demain la sentence sera connue.

L'intérêt s'attachait surtout cette semaine au procès soutenu par la ville de Versailles contre la Compagnie de l'Ouest, à propos du chemin de fer *parlementaire*, c'est comme cela qu'on le désigne; ce n'est pas ma faute assurément.

Mais ici encore, j'ai besoin de connaître le jugement du tribunal pour vous expliquer ce différend un peu politique — quoi qu'on en dise!

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

MONIN, qui ne demandait pas mieux que d'entamer définitivement la conversation avec le major, dont la présence à Blangy s'intriguait fort, profita de l'occasion par cette phrase oiseuse :

— Ah! vous êtes militaire, major?

— Puisque je suis major... je suis, ou du moins j'étais major, fit Fonbouillant en levant les épaules d'un air courroucé et en allant reprendre sa place sur la chaise qu'il avait quittée quelques instants auparavant.

— Il n'est pas causeur, dit tout bas Cornu à Simonin.

— Nous allons bien voir, fit de même celui-ci en revenant à la charge.

Et s'adressant au major, il dit tout haut :

— Nous sommes également officiers...

— Vous! fit Fonbouillant avec une surprise qui n'était rien moins que flatteuse.

— Ministériels, ajouta Cornu de sa voix flûtée et mielleuse.

— M^e Cornu, huissier à Parthenay, répéta Simonin en désignant son confrère.

— M^e Simonin, huissier à Paris, fit à son tour Cornu.

A ces mots, Fonbouillant tressaillit.

— Faubourg Montmartre, n^o 172? demanda-t-il vivement.

— C'est cela même, fit Simonin, avec un sourire.

Mais il avait à peine achevé sa phrase que Fonbouillant, s'élançant vers lui, l'avait pris à la gorge et le serrait à l'étouffer, en s'écriant :

— Ah! je te tiens, drôle!

— Voulez-vous bien me lâcher! hurla Simonin en devenant pourpre. Il m'étouffe!

Cornu cherchait vainement à les séparer.

— Te lâcher? non pas; c'est toi qui a saisi chez Mandarin.

— Quelle... quelle Mandarin?

— La danseuse.

— Au secours!... J'en conviens... Au secours!

— De grâce, major! fit Cornu d'un ton suppliant.

— Silence! riposta Fonbouillant en serrant plus fort; il faut qu'il nous accorde du temps. Seize mille francs ne se trouvent point dans le pas d'un cheval.

Simonin fit signe qu'il voulait parler. Le major desserra légèrement son étou.

— Il paraît que si, put alors articuler l'huissier d'une voix rauque, puisque cette dame m'a payé.

A ces mots, Fonbouillant, stupéfait, ouvrit la main. Il était temps, l'huissier était indigo.

— Payé! comment, payé! répéta le major.

— Intégralement; intérêts et frais.

— Mille tonnerres! Qui donc se permet de payer les dettes de Mandarin?

— Mais elle-même, sans doute.

— Ah! j'y suis! le comte de Blangy, continua le major en se frappant le front, ce doit être lui; c'est bien pour cela qu'elle me l'a caché. Je lui rembourserai cette largesse avec les intérêts, à ce monsieur.

— Pardon, monsieur le major, objecta Cornu, pendant que Simonin, après s'être rajusté, avalait un grand verre de rhum pour se remettre, mais si vous êtes débiteur de M. de Blangy d'une somme quelconque, nous allons, mon confrère et moi, l'arrêter à l'instant entre vos mains par une opposition.

— Arrêter mon coup d'épée! s'écria Fonbouillant en se redressant, je vous en défie!

Ces belliqueuses paroles retinrent sur les lèvres de Cornu les explications qu'il se préparait à demander au major.

— Un coup d'épée? répéta-t-il en même temps que Simonin.

— Oui, c'est tout ce que dois au comte de Blangy, et j'ai toujours payé mes dettes. Mille bombes! cent mille diables! Seize mille francs!... Si je doutais encore, ce dernier trait me prouverait suffisamment l'affreuse vérité. Ah! nous verrons bien...

Qu'il fait chaud!... j'étouffe!... Payer les dettes de Mandarin!... Je vais boire un verre de bière à l'auberge. Serviteur, messieurs.

Tout cela fut débité par Fonbouillant avec une profusion de gestes qui révélait son extrême agitation, et il était déjà loin que les deux huissiers l'écoutaient encore.

Avant de poursuivre ce récit, il sera utile que le lecteur apprenne comment et pourquoi le plus passionné des adorateurs de la danseuse était venu d'abord chez Lionel, à Paris, et, ne l'ayant pas trouvé à son domicile, avait pris le train de Poitiers pour le relancer jusqu'en Bretagne.

Le matin du jour où nous l'avons vu se présenter vainement chez le comte, en fouillant dans un petit meuble où il avait déposé, quelques semaines auparavant, des rosettes d'officier de la Légion d'honneur, un billet imprudemment oublié par Mandarin avait été trouvé par lui.

Court, mais d'une clarté désespérante pour le major, ce mot malencontreux lui révéla que la conduite de son idole était aussi légère que sa danse.

La colère de Fonbouillant fut incroyable.

Il brisa quelques porcelaines, démolit une chaise et accueillit la danseuse que ce bruit attira, par le plus effroyable juron qui jamais soit sorti des lèvres d'un troupière français.

Pour la première fois, Mandarin trembla devant le major et finit, sous l'empire des menaces terribles qu'il proférait, par lui avouer sa liaison avec M. de Blangy.

C'était tout ce qu'il voulait.

Pris d'une soif ardente de vengeance, son unique pensée fut de provoquer M. de Blangy et de lui faire payer son succès auprès de la ballerine.

N'ayant pu le rencontrer chez lui, et ayant, on se le rappelle, appris, grâce au louis qu'il avait donné au valet de chambre de Lionel, vers quel lieu celui-ci s'était dirigé, il avait hésité vingt-quatre heures, puis, ne pouvant modérer son impatience, il était parti pour se battre avec le comte, et cela le plus tôt possible.

Ce temps avait été employé par Fonbouillant à prendre sur son adversaire les renseignements les plus minutieux. Lionel, par sa vie fastueuse, appartenait à cette classe de gens dont l'existence est fort connue du public.

Le major apprit l'état des affaires de son ennemi, sa liaison avec la marquise de Châtillon, et ce dernier détail le rendit encore plus coupable à ses yeux.

Quelques calomnies se joignirent à ces propos; on accusa, entre autres choses, le comte d'avoir entamé la fortune de sa pupille, dont il n'avait jamais eu un centime entre les mains. Fonbouillant était disposé à tout croire.

Il fit sa malle.

Au moment où il y déposait deux épées de combat qu'il venait de détacher d'une pancplie, Mandarin entra chez lui.

Une scène violente eut lieu; mais le major, incurable de sa passion pour la ballerine, lui pardonna à la vue de ses larmes, et le soir même il quitta Paris sans informer la danseuse de ses projets sanguinaires.

Tandis qu'il arrivait à Blangy, le comte cherchait vainement, à Parthenay, à apaiser l'orage qui le menaçait; ce qui fait que, comme on vient de le voir, Fonbouillant arriva le premier au château.

On sait le reste et pourquoi, malgré sa soif ardente, la provocation qu'il méditait l'avait empêché de rien accepter chez son futur adversaire.

Il retourna à Bressuire, à l'auberge du *Soleil d'or* où il avait laissé sa valise, y but deux bouteilles de bière, et se mit à tirer au mur avec l'une de ses épées de combat, au grand étonnement de l'aubergiste, qui entraînait en ce moment dans sa chambre pour desservir.

Mis de nouveau en transpiration par l'exercice auquel il venait de se livrer, Fonbouillant commanda une troisième bouteille, et, s'étant rafraîchi, alluma un cigare et se mit à la fenêtre.

La route du château de Blangy se détachait à l'horizon comme un large serpent jaune au milieu des bruyères.

Le major se mit en observation afin de guetter l'arrivée de M. de Blangy.

Bientôt une chaise de poste qui se dirigeait vers le château attira ses regards.

Il prit une longue-vue qu'il avait l'habitude de porter dans tous ses voyages et la braqua sur l'éclaircie qui, par un caprice des plantations environnantes, permettait d'embrasser d'un seul regard toute la cour du château.

La voiture, avant de s'y engager, disparut pendant quelques instants derrière un massif: le major vit, sur le perron, Jean qui semblait attendre la chaise de poste, mais à son grand étonnement, au lieu de se diriger vers elle, le vieux Breton rentra précipitamment dans le château.

LÉOPOLD STAPLEAUZ.

(A suivre.)

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 32. — *Quelle est la vérité historique sur la mort de Jean-Jacques Rousseau et de Beaumarchais.*

(Suite)

Communication de M. A. MEYRAC :

« Je trouve dans le *Dictionnaire critique* de M. Jall, une réponse définitive, je crois, à la question posée aux lecteurs du *Monde illustré*. Je cite textuellement l'article de M. Jall : « J.-J. Rousseau, mort, selon les uns, d'un poison pris dans une tasse de café et préparé par lui-même, selon les autres, d'un coup de pistolet; mort, selon M. Musset-Pathay, d'une balle de plomb et d'un poison végétal, mourut de sa mort naturelle, selon M. René-Louis de Girardin. La discussion entre ce dernier et M. Musset-Pathay fut sérieuse (1824). Le grand argument de Musset fut que M. de Girardin avait intérêt à ce que Rousseau ne se fût pas suicidé, et que c'était un devoir pour lui de soutenir que Rousseau avait succombé à une attaque d'apoplexie séreuse, attestée par le procès-verbal des médecins appelés pour l'autopsie. M. Musset, qui était pour le suicide, attaqua le procès-verbal médical avec beaucoup d'habileté. Mais peut-on supposer que, si cinq médecins avaient vu un trou à la tempe de Rousseau, ils auraient passé sous silence cette circonstance, la première qui les aurait frappés à l'inspection du cadavre? Le corps fut vu par le pharmacien et son aide, qui procédèrent à l'embaumement; il fut vu par Houdon, le statuaire, venu de Paris avec un mouleur pour prendre le masque en plâtre de Rousseau. Houdon et le mouleur ne virent point de trou, point de blessure attestant un suicide. Ils constatèrent par le moulage qu'une blessure légère, une *déchirure sans profondeur*, existait à une des tempes du défunt, mais c'est tout. Le masque, moulé par Houdon, a été vendu publiquement, et de son examen, il n'est rien sorti de favorable à l'idée de suicide par une arme à feu. Reste le poison. Le procès-verbal constate qu'on trouva dans l'estomac le café que Rousseau avait absorbé à son déjeuner; mais, de poison, pas de traces apparentes; tout est sain dans les viscères, tout est naturel; la figure est calme, le corps est sans contraction; si du poison a été mêlé par Rousseau dans son café, c'est un poison bien subtil, qui ne se dénonce pas lui-même et échappe à l'analyse. Mais, dit-on, M. de Girardin avait gagné les médecins, le pharmacien, les assistants, le village tout entier, et même Houdon, qui se tut comme un homme d'honneur payé pour ne pas parler. Tout cela est bien échafaudé.

Mais la tradition d'Ermenonville est contraire au suicide. En toute cette affaire, deux opinions sont en présence : celle de M. de Girardin, celle de M. Musset-Pathay. De Girardin dit qu'il est *convaincu*, — Musset qu'il est *persuadé*. Or, M. Musset-Pathay se prononce, et contre le procès-verbal d'autopsie, et contre Houdon, et contre la tradition d'Ermenonville. Pour moi, dit M. Jall, si j'avais à me prononcer, j'avoue que je n'hésiterais pas à me déclarer pour l'opinion de M. de Girardin; mais, mon sentiment n'importe point en tout ceci. Je ne fais que remarquer deux choses : le masque de Rousseau par Houdon ne porte point de trace de blessure, et rien dans le procès-verbal ne constate que la masse cérébrale ait été déchirée, attaquée, seulement froissée par un projectile. Et si le soupçon d'empoisonnement a pu être conçu, il est étonnant qu'on n'ait point analysé le café trouvé dans l'estomac du défunt. Le

procès-verbal prouverait que, si la mort de Rousseau fut subite et foudroyante, elle ne fut pas volontaire. Il répugne de croire que Rousseau, le matin, ait fait cuire des herbes vénéneuses pour en mêler le jus à son café, qui n'en contenait pas de traces, et qu'en présence de Thérèse, après avoir bu le breuvage empoisonné, il se soit armé d'un pistolet pour se faire sauter la cervelle, qui ne sauta point. »

Que conclure?

Voici encore quelques communications qui nous sont adressées par les lecteurs du *Monde illustré* :

N° 4. — *Quel est le sens de cette épigramme énigmatique, qui doit être fort ancienne?*

Ci-gît l'enfant, ci-gît le père,
Ci-gît la sœur, ci-gît le frère,
Ci-gît la femme et le mari :
Ce ne sont que deux corps ici.

UN ABONNÉ.

N° 5. — *Pourquoi dit-on : avocat consultant, plutôt qu'avocat consulté?*

TH. ADÉMA.

N° 6. — *Quelle est l'origine de cette croyance gauloise : « Le Jaune est la couleur du ménage »?*

A. M.

N° 7. — *A quelle cause faut-il attribuer une déviation sensible de l'axe dans bon nombre d'anciennes églises et dans quelques nouvelles?*

G. MONFILS.

N° 8. — C'est à titre de simple curiosité que je vous envoie les deux questions suivantes, dont on s'amuse encore à l'École de droit et à l'École de médecine :

Peut-on épouser la sœur de sa veuve?

La stérilité de la femme est-elle héréditaire?

JULIEN S...

M. A. Meyrac. — Le genre du dernier envoi rendra sa publication très-difficile.

Adresser les réponses à M. Charles Juliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire.

CHARLES JULIET.

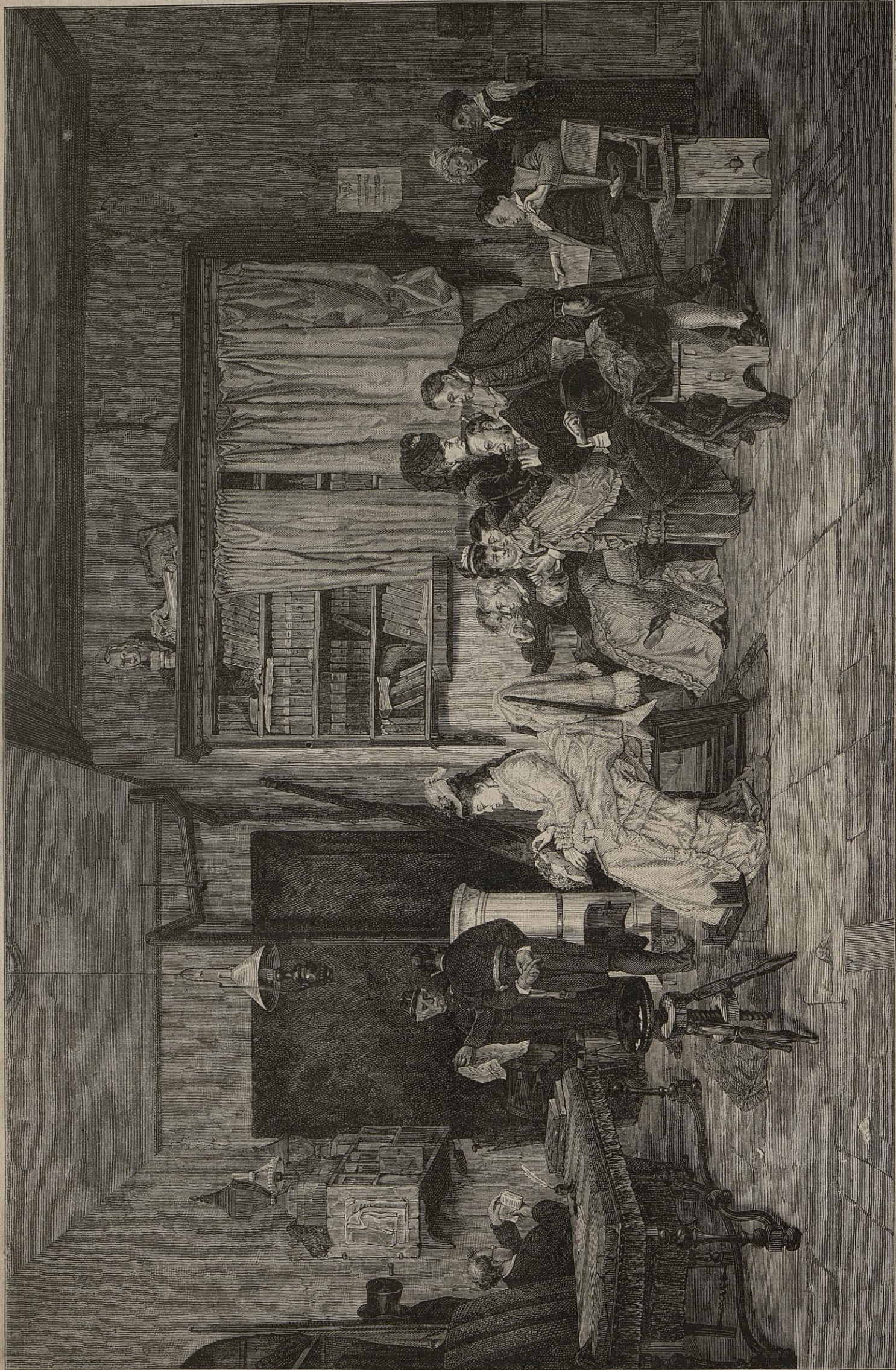
THÉÂTRES

ODÉON : Reprise de *la Maîtresse légitime*. — GYMNASÉ : Matinées du dimanche; *L'Aumônier au régiment*, Michel Perrin. — VAUDEVILLE : Matinées; le répertoire de Duvert et Lauzanne; *L'Homme blasé*. — Représentation au bénéfice de M. Édouard Plouvier.

J'ai entendu quelques personnes, et non des moins intelligentes, dire : « L'auteur de *la Maîtresse légitime*, M. Louis Davyl, a fait un beau rêve. Sans précédents littéraires (*le Gascon* mis de côté, et d'un commun accord), il a atteint du premier coup au but triomphal. C'est un homme qui a de la chance! »

Autant de mots, autant d'erreurs. M. Louis Davyl, pas plus que M. Henri de Bornier, l'auteur de *la Fille de Roland*, — deux éclosions qui ont la même date, — n'est arrivé à ce but du premier coup. Il leur a fallu à tous les deux de longues années de noviciat. Ce ne sont des jeunes gens ni l'un ni l'autre dans le sens absolu du mot. M. Louis Davyl, un Breton (sa figure suffit à démontrer son origine), a pris par les détours; l'industrie l'a accaparé pendant quelque temps; mais il avait été touché du rayon et ne pouvait échapper à sa vocation. Venu à Paris dix ans après le groupe dit de *la bohème*, il a traversé un autre groupe vite disséminé par la mort et par l'exil. A cette époque, M. Davyl fut pris d'une furie de composition; il écrivit, tantôt seul, tantôt en collaboration, plusieurs grands drames, aussi longs que grands, et dont quelques-uns, allégés et retravaillés, verront peut-être le jour.

On ne se rend pas assez compte de la somme de volonté et surtout de la force de persistance qu'il faut pour se vouer à ce qu'on appelle la carrière dramatique. Que d'essais avortés! que de travail perdu! que de recommencements! Et quand l'idée atteint à son développement plus ou moins complet, quelle besogne de titan pour la faire arriver au public! C'est pour le coup qu'il faut être armé de patience et cuirassé de philosophie. M. Louis Davyl a passé par tous les cercles de cet autre enfer; il en connaît



E.D. GARNIER del.

SIMON DURAND pinx.

J. ANSSEAU sc.

Le Monde illustré. — N° 973.

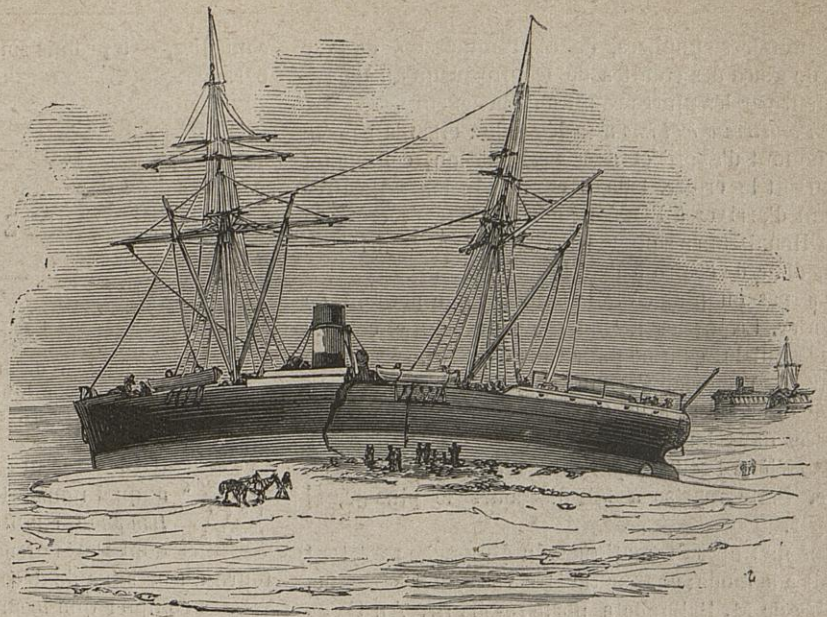
UN MARIAGE A LA MAIRIE — L'ÉPOUX SE FAIT ATTENDRE.....

Tableau de M. Simon Durand. — (Dessin de M. Édouard Garnier, d'après la photographie de MM. Goupil et Co.)

Bureaux : 13, quai Voltaire.



CHINE. — Shanghai. — Le vapeur *Hector* brisé sur les récifs à l'entrée d'Amoy. (D'après le croquis de M. Arthur Cumer.)



DUNKERQUE. — Échouement du steamer norvégien *Kong Swerre*. (D'après croquis de M. Jules Colin.)



CALAIS. — Sauvetage du mousse du bateau hollandais le *Kinderdijk*. — (D'après le croquis de M. E. Vague.)



AUTRICHE. — Catastrophe du chemin de fer François-Joseph, à Schwarzenau. (D'après le croquis de M. Schonberg.)



LYON. — Obsèques de M^{re} Ginouliac. — (D'après le croquis de M. Faïe-Marie.)



BREST. — L'*Euménide* remorque l'avisos *Souffleur* dans le port. — (D'après le croquis de M. Recoing, lieutenant d'infanterie de marine.)

les moindres supplices, depuis l'immersion dans le lac de glace des comités de lecture jusqu'au tenaillement par les pinces rougies de la censure.

La *Maitresse légitime* a sa légende : elle n'a pas été reçue tout d'abord et avec acclamation, comme on pourrait le croire. Elle a couru plusieurs théâtres avant d'arriver à l'Odéon; elle a même été répétée à la Renaissance sous le titre de *Madame Régis*. Cessons donc de croire à l'étoile de M. Louis Davyl; il n'y a pas eu plus d'étoile pour lui que pour M. de Bornier. La justice a été lente pour celui-ci comme pour celui-là, comme pour tant d'autres, — comme pour M. Victorien Sardou, sans aller plus loin.

M^{lle} Baretta et M^{lle} Clotilde Collas ont été remplacées dans leurs rôles de *la Maitresse légitime* par M^{lle} Hélène Petit et par M^{lle} Chartier. Rien à en dire. Cette reprise a fait d'ailleurs le plus grand plaisir.

Les matinées dramatiques du dimanche sont tout à fait à la mode; chaque théâtre veut avoir la sienne. L'idée de M. Ballande a porté ses fruits. Au Gymnase, le public court se familiariser avec le répertoire de l'ancien Vaudeville; dimanche dernier, on y a repris *l'Aumônier du régiment*, une joyeuse pièce qui contribua beaucoup à la réputation d'Achard. Le fils a joué le rôle créé par le père, et s'y est très-favorablement montré. — Le danger est que ces représentations du jour ne paraissent plus intéressantes que les représentations du soir.

Le Vaudeville, lui, s'est rabattu sur l'œuvre de Duvert et Lauzanne, une œuvre trop délaissée depuis la mort d'Arnal, et où des traits d'excellente comédie se mêlent à des mots d'une folle gaieté. Il s'en faut de peu que *l'Homme blasé* ne soit un chef-d'œuvre dans son genre.

Pas de pièces nouvelles, cette semaine.

Les amis de M. Édouard Plouvier s'occupent d'organiser une représentation à son bénéfice. Voilà plusieurs années que notre pauvre confrère a été frappé par la maladie; et l'on sait quel cortège d'embarras la maladie amène toujours à sa suite dans les intérieurs d'hommes de lettres. Malgré d'éclatants succès au théâtre, Édouard Plouvier, forcé tout à coup d'interrompre ses travaux, n'a pas tardé à voir la nécessité s'asseoir sur son humble seuil.

« Ces gens ne savent jamais mettre un sou de côté! » diront une fois de plus les oisifs et les égoïstes, reproche injuste en ce qui concerne Édouard Plouvier! Si l'auteur de *l'Outrage*, du *Comte de Sautes*, du *Mangeur de fer*, n'a su réaliser aucune économie, c'est parce qu'il lui a fallu accepter la lourde charge de famille. Tant que la santé lui a prêté son aide, il n'a pas fléchi sous le faix. Ses dernières œuvres, — je parle surtout du *Centenaire*, — témoignent d'une conscience et d'une préoccupation littéraires de plus en plus accusées. Il pouvait espérer dans l'avenir. Mais la paralysie le guettait. Lui, un des hommes les plus élégants de son temps, les plus gracieux, il s'est vu, du jour au lendemain, accablé et défiguré. Je me souviendrai toute ma vie d'une après-dînée où, sur le boulevard du Temple, une main se tendit vers moi, dans le crépuscule. C'était celle de Plouvier, d'Édouard Plouvier que j'hésitais à reconnaître, tant il était changé.

Sur ces entrefaites, des déceptions s'ajoutèrent à ce coup terrible: il avait une pièce en quatre actes, reçue aux Folies-Dramatiques, *les Bicoquet*, dans laquelle il avait mis toutes ses espérances, et où Milher devait jouer un rôle étourdissant. Les succès indéfiniment prolongés d'*Héloïse et Abeilard* et de *la Fille de Madame Angot*, firent ajourner la pièce d'Édouard Plouvier. Le vent était à l'opérette; finalement, on lui rendit son manuscrit avec une indemnité.

Quelque temps après, Plouvier allait chercher un peu d'air pur à la campagne, dans le Nord. Peine inutile! Il revint à Paris, juste à temps pour assister du fond d'une loge à l'échec de *la Dragonne*, au Gymnase, une pièce étrange dont j'ai rendu compte à cette place. On sait le reste: le ministre, sollicité, lui accorda une pension de douze cents francs. Aujourd'hui, Plouvier, toujours souffrant, découragé, vit retiré à Asnières. Il faut remercier ceux de ses amis qui ont eu l'initiative d'une représentation à son bénéfice. Jamais infortune ne fut plus digne de sympathies. Cette représentation doit avoir lieu au Théâtre-Italien; la Comédie-Française, — où Édouard Plouvier a fait représenter deux ou trois

comédies, — a promis son concours, ainsi que l'Opéra.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Don Juan*, opéra en cinq actes, traduit par MM. H. Baze de Bury et Émile Deschamps, musique de Mozart. — THÉÂTRE-ITALIEN : Début d'une nouvelle troupe lyrique : reprise de *Rigoletto*, opéra en quatre actes de M. Verdi.

VOICI le menu d'un véritable festin de roi auquel nous étions convié lundi dernier : *Don Juan*, chanté par l'élite des chanteurs dont Paris dispose en ce moment, et entouré du prestige de décorations inédites.

Sans compter que le sublime opéra ainsi présenté dans un cadre neuf et rentoilé, si l'on peut dire, devait prendre des aspects imprévus et fournir matière à dissertation.

Mais pour ne pas abasourdir le lecteur de tirades admiratives sur un chef-d'œuvre qui lui est familier, allons au fait, et prenons la représentation par son côté matériel, lequel est pour ce jour'hui l'actualité. Plus tard, nous aurons du loisir pour parler de Mozart; et soyez sans défiance, les costumes et les toiles de *Don Juan* seront depuis longtemps tombés en loques que la musique de Mozart sera encore de ce monde, tour à tour tendre et terrible, éplorée et souriante, vivante enfin, et dans tout l'épanouissement viril de son éternelle jeunesse.

Il importe d'abord de dire comment les rôles étaient distribués le soir où *Don Juan* fut chanté pour la première fois au nouvel Opéra. C'est un de ces souvenirs que l'histoire aime à garder.

Don Juan, Faure; — *Leporello*, Gailhard; — *Don Ottavio*, Vergnet; — *le Commandeur*, Gaspard; — *Masetto*, Caron; — *Donna Anna*, M^{lle} Krauss; — *Zerline*, M^{me} Miolan Carvalho; — *Elvire*, M^{me} Gueymard-Lauters.

Devant pareille liste de noms, il n'y a point à faire le dégoûté, quelque relief que donnent, d'ailleurs, les airs dédaigneux parmi un certain dilettantisme. Nous ne sommes pas, quant à nous, de ces musiciens misanthropes qui haussent les épaules à tout propos, comme s'ils voulaient par une telle gymnastique se boucher les oreilles.

Les parties saillantes de l'exécution ont été le trio des masques, dit avec un ensemble et un fondu irréprochables; le finale du bal chaudement enlevé et rendu avec une grande plénitude de son; la sérénade où Faure a étalé, comme à son ordinaire, toutes les grâces amoureuses de sa voix; le *larghetto en la*, que M^{lle} Krauss a chanté de son meilleur style, comme autrefois elle le disait au Théâtre-Italien; enfin, l'air d'Ottavio, où Vergnet a déployé plus de goût et de savoir qu'on n'en supposait à sa jeune inexpérience.

Par contre, il y a eu dans la soirée des moments relativement pénibles. Le quintette du premier acte, ce chef-d'œuvre de la comédie lyrique, a été dit lourdement et avec une solennité si déplacée, qu'il est resté lettre morte; on entendait la note, mais le sens échappait. Nous serions tenté de proférer les mêmes plaintes à l'endroit du duo entre Don Juan et Zerline (*La ci darem la mano*, dans le texte italien); il n'est pas besoin d'y déployer tant d'emphase.

Du reste, il était aisé de deviner que les parties intimes de l'œuvre de Mozart, que toutes les petites finesses de comédie qui s'y rencontrent étaient en péril de s'estomper dans le cadre démesuré du nouvel Opéra. Et c'est bien ce qui est arrivé. En revanche, le finale du bal et la scène du souper devaient acquérir une grande puissance de relief.

Les costumes de la pièce sont pour la plupart taillés sur le patron légué par la tradition. Ceux du ballet ont été commandés à Grévin, le dessinateur du *Charivari*, le fantaisiste inépuisable et l'artiste le plus habile pour habiller une danseuse avec un mètre carré d'étoffe.

Quant aux décors, nous en avons compté jusqu'à neuf; cela fait une galerie fort respectable; mais,

hélas! quelques toiles bien médiocres se sont glissées dans le musée.

Une rue à Séville; le dernier chef-d'œuvre du regretté Cambon. C'est bien là l'Espagne roussie au soleil, l'Espagne aux couleurs « truculentes » telle que l'a vue Théophile Gautier.

Un fossé... Mais pourquoi ce site maussade? et quelle nécessité de faire jouer la scène de séduction de Don Juan et de Zerline dans une excavation? Si encore la peinture était bonne! mais cette végétation d'un vert bouteille, ce ciel sali de brume, ne sont rien moins qu'andalous. Un tel décor ne peut être que provisoire sur une scène si jalouse de sa splendeur.

Un parc de château, orné d'arbres qui n'appartiennent pas à la flore méridionale, et de construction d'un style indéfini ou rappelant le dix-huitième siècle, quand l'action se passe au commencement du dix-septième. Autant vaudrait écrire dans un livre que Henri IV s'est promené à Trianon.

Salle de bal d'une splendeur et d'une grandeur d'aspect incomparables. Don Juan est logé maintenant à faire envie à tous les monarques de la terre; et vous diriez qu'il a hérité de tous ses oncles depuis qu'il a quitté son immeuble de la rue Le Peletier.

Une place publique, très-monumentale et d'un pittoresque saisissant. Je suppose que la maquette de ce décor était une photographie.

Une cour, de nul effet, soit cherché, soit trouvé.

L'appartement de *donna Anna*, d'un riche aspect, mais absolument dépourvu de meubles.

Le cimetière; tableau très-imposant et traité d'une façon magistrale. On peut regretter pourtant que l'effet en soit gâté par un jet de lumière trop crue que reçoit la statue du Commandeur. Il fait nuit sur l'ensemble du paysage, et à ne regarder que cette statue éclatante de blancheur, on se croirait en plein midi.

La salle du souper ne présente rien de bien saillant. Le décorateur a donné une réminiscence du décor de la rue Le Peletier, qui d'ailleurs n'appartenait pas en propre à *Don Juan*, et avait déjà servi dans le ballet de *Neméa*.

— Au moment où nous nous acheminons vers l'Opéra, on nous a apporté une invitation à nous rendre immédiatement à la salle Ventadour, où une troupe lyrique italienne faisait ses débuts par *Rigoletto*. Nous avons opté pour l'Opéra, et jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous en repentir.

Mais nous nous occuperons bientôt de ces Italiens, dont la venue inopinée peut être une bonne fortune, s'ils ont le talent... que nous leur souhaitons.

ALBERT DE LASALLE.

LE MOMENTO. — L'abondance des matières nous met dans la nécessité de renvoyer au prochain numéro le résumé des petits événements de la semaine que nous publions sous le titre de *Memento*. — Nous le joindrons à ceux du prochain numéro.

Un grand succès de librairie, c'est le nouveau volume de M. Pierre Véron : *Ces monstres de femmes!* C'est la vie féminine à tous les degrés de l'échelle sociale prise sur le fait et reproduite dans des scènes tour à tour philosophiques, humoristiques, railleuses et poignantes. Cette œuvre vraiment originale mérite la vogue qu'elle a conquise dès son apparition.

Samedi prochain, 11 décembre, aura lieu dans les grands salons de l'hôtel du Louvre, entièrement remis à neuf, le premier et le plus brillant des bals de la saison, nous voulons parler du bal de l'Association des comptables.

Donné dans un but de bienfaisance, en faveur de la caisse des retraites, ce bal a jusqu'ici donné de très-beaux résultats, grâce à l'appui sympathique que cette association a trouvé auprès du haut commerce, à la bonne administration qui a toujours présidé à son organisation. Nous pouvons lui prédire pour cette année un succès au moins égal à celui de l'année dernière, qui avait dépassé toutes les espérances.

On trouve des billets, 6, rue Turbigo, au siège social, et chez M. Dron, président de la commission du bal, 47, rue Ramey.

ECHecs

Solution du problème n° 580.

- | | |
|------------------------------------|--------------------|
| 1. C 5 TD | 1. P pr. C (Var.) |
| 2. D pr. P | 2. C pr. D (r) (2) |
| 3. C 7 F, échec | 3. R ad libitum. |
| 4. F 3 CD ou F 5 CR, échec et mat. | |

(1)

- | | |
|-------------------------|----------|
| 3. D 5 D, échec | 2. R 5 F |
| 4. D 6 T, échec et mat. | 3. R 6 R |

(2)

- | | |
|--|-----------|
| 3. D 6 FR, échec et mat le coup suivant. | 2. C 1 FR |
|--|-----------|

(A)

- | | |
|--------------------------|----------------|
| 2. D 4 FR, échec | 1. P 4 FD |
| 3. C 6 R, échec | 2. R pr. D (3) |
| 4. C 4 FD, échec et mat. | 3. R 6 R |

(3)

- | | |
|--|-----------------|
| 3. F 3 CD, échec et mat le coup suivant. | 2. R 3 R ou 4 D |
|--|-----------------|

(B)

- | | |
|---|----------------|
| 2. C 4 FD, échec | 1. P 6 R |
| 3. D 5 C | 2. R 6 R (4) |
| 4. D 5 F ou 5 R ou C 6 D, échec et mat. | 3. ad libitum. |

(4)

- | | |
|---|----------|
| 3. D 6 D, échec et mat le coup suivant. | 2. R 4 D |
|---|----------|

(C)

- | | |
|-----------------------|------------|
| 2. C 4 F, échec, etc. | 1. T pr. F |
|-----------------------|------------|

Solutions justes : MM. F. Signord; Prad'gnat; Em. Frai; Kassioh.

Solution du problème n° 581.

- | | |
|-------------------------|----------------------|
| 1. C 4 F | 1. F pr. T (A) |
| 2. C 3 R | 2. P 6 F (1) (2) (3) |
| 3. F 6 C, échec | 3. R 5 F |
| 3. C 1 F, échec et mat. | |

(1)

- | | |
|---------------------------------|------------------|
| 3. D 2 CR, échec | 2. PF pr. C |
| 4. D 2 FD ou 4 C, échec et mat. | 3. R ad libitum. |

(2)

- | | |
|--------------------------|------------------|
| 3. F 6 C, échec | 2. PD ad libitum |
| 4. D ou C, échec et mat. | 3. R joue |

(3)

- | | |
|------------------------|----------|
| 3. D 2 FR, échec, etc. | 2. R 6 F |
|------------------------|----------|

(A)

- | | |
|--------------------------|---------------|
| 2. F 6 C, échec | 1. P pr. C |
| 3. D 5 T, échec | 2. R 4 D |
| 4. D ou F, échec et mat. | 3. ad libitum |

Ce problème a une double solution commençant par T pr. PD.

Solutions justes : MM. les membres du cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; A. de Minas; Misselioux; L. de Croze; Edm. Leger; trois amateurs de Cognelot; Grand cercle de Saint-Palais, Eug. Thiesson; Triquenaux; le grand café Serin, à Angers. PAUL JOURNOUD.

PAS DE CREDIT! 15 0/0 d'escompte. Chez SAVIGNY, tailleur, 47, rue Neuve-des-Petits-Champs.

DUSSER, parfumerie spéciale pour dames, 1, r. J.-J.-Rousseau. Médaille d'argent, Exposition intern. 1875.

L. T. PIVER, Parfumerie fashionable Opopanax.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer, 5 bis, rue Auber.

Prenez la houppette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que tous les éloges que nous pourrions faire!

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient généralement à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard, sans les inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prônent avec un ensemble qui prouve combien elles en sont satisfaites.

Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

BEL HOTEL A VENDRE OU A LOUER. meublé ou non meublé. Calorifère, écurie, remise, gaz, eau, salle de bains, billard, jardin entièrement meublé à neuf d'une façon artistique. Boulevard du Quatre-Septembre, 10, à Boulogne, au coin du pont de Saint-Cloud. Vue splendide. A visiter tous les jours jusqu'à quatre heures.

Très-commode pour un député: à quinze minutes de Versailles.

ARGENTEZ vous-même avec le Bleu d'argent pur, très solidement, cuivre, ruolz, plaque. Chez tous les quincailliers, marchands de couleurs et d'articles de ménage. — Le flacon: 3 fr. 50. Envoi franco en mandats ou timbres-poste adressés à M. H. Laboude, 128, rue Lecourbe, Paris-Vaugirard.

SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et la fourrure des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédier 3 fr. en t.-poste. Rafin, p^r, b. s. g. d. g., pass. Verdeau, 27.

SAVON DE NEIGE produit sympathique pour blanchir et velouter la peau. 2 francs franco.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 1, r. Auber.

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le STROP et la PATE du Docteur Zed (à la CODÉINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.



EAU DES FÉES SARAH FÉLIX
Pour la Recoloration des Cheveux et de la Barbe
SEULE ADMISE ET RÉCOMPENSÉE A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Nouveaux Produits recommandés : POMMADE des FÉES. — EAU de POPPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES. PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

VALS PAULINE
la plus agréable et la plus digestive des EAUX MINÉRALES. Boulevard des Italiens, 8.

Voulez-vous être toujours **JEUNE ET BELLE**
Employez la *Veloutine Viard* perfectionnée. Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse. 3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte. Rue Auber, 5 bis, et chez tous les parfumeurs.

THÉ DE L'EXPOSITION
Si renommé, 6 francs la Boîte. RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 48, PARIS

EAU GAULOISE
A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe. Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris



CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

LE JURY de l'Exposition maritime et fluviale a décerné à M. CRESPIN AINÉ une médaille en or pour son système de vente à crédit, et une autre à sa machine à plisser et à tuyauter.

C'est la quatrième consécration officielle de l'utilité morale de ce système philanthropique de vente à crédit, créé depuis vingt ans par Crespin aîné, et des nombreux avantages qui en résultent, surtout pour les travailleurs.

A toutes les expositions auxquelles il a précédemment concouru, Crespin aîné a obtenu des premiers prix (trois médailles d'or), et a été mis hors concours à l'une d'elles.

PÂTE EPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

PREMIER PRIX LOUIS-ERNEST, Dentiste Américain MÉDAILLE D'OR
Dentiste de S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE ET ROI DE HONGRIE, de S. M. LE ROI DE PORTUGAL, de S. A. M^{te} LE DUC DE MONTPEISIER.

DENTS ET DENTIERS posés sans la moindre douleur, sans crochets ni ressorts; système perfectionné complètement nouveau, inconnu en Europe, qui a valu à son auteur le 1^{er} prix en Amérique.

AURIFICATION et ÉMAILLAGE des dents cariées. — Opération sans douleur.

Guérison complète des DENTS DOULOUREUSES. — Consultations de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 24, rue de la Chaussée-d'Antin, 24 (au premier), Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Etude de Me BENOIST, avoué à Paris, avenue de l'Opéra, n° 4.

VENTE sur licitation, en l'audience des criées du Tribunal civil de la Seine, le samedi 18 décembre 1875, à deux heures, en DEUX LOTS, DE

1^o LA NUE-PROPRIÉTÉ sise à PARIS, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, 88.

D'UNE MAISON Revenu net actuel: 16,391 fr. 94 cent.

2^o DE LA NUE-PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE, sise à DAMMARIÉ-LES-LYS,

canton sud de Melun (Seine-et-Marne). Nota: L'usufruitière est née le 24 avril 1803. Mise à prix: 1^{er} lot... 80,000 fr. 2^e lot... 8,000 fr.

S'adresser à Me Benoist, Gignoux, Parmentier, Tourette, avoués à Paris; et à Me Deloison, notaire à Brie-Comte-Robert.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. HOTEL de Paris, le 14 déc. 1875, en 4 LOTS, 4^o rue SAINT-DOMINIQUE, 44. — Revenu brut: 12,600 fr. (actuellement 7,500 fr.) — Mise à prix: 130,000 fr.

2^o MAISON rue RIQUET, 5. — Revenu brut: 3,400 fr. — Mise à prix: 27,000 fr.

3^o MAISON TERRAIN, quai de la SEINE, n° 59 et 61. Rev. brut: 3,720 fr. — Mise à prix: 32,000 fr.

4^o TERRAIN de 1,065^m env., q. de la SEINE, 63. R. net: 3,400 fr. — M. à p.: 45,000 fr. — S'ad. aux not.: Me Pitaux, Fg Poissonnière, 2; Morel d'Arleux, Fg Poissonnière, 35; et Me MEIGNEN, r. St-Honoré, 370, dép. de l'ench. — Prêt du Crédit foncier.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 14 décembre 1875, à midi

D'UNE MAISON BOULEVARD HAUSSMANN, 103, A PARIS

Revenu actuel: 43,300 fr. — (Il était, en 1870, de 59,750 fr.) — Mise à prix: 600,000 fr.

S'ad. aux not.: Me BONNEAU, Fg Poissonnière, 7, dép. de l'ench.; et Me Biesta, 11, r. L.-le-Grand.

MAISON à PARIS, RUE DU ROCHER, 44, Libre de location.

A VENDRE, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 21 décembre 1875.

Mise à prix: 40,000 fr.

S'adr. à Me LAYOIGNAT, notaire, rue Auber, n° 5.

TERRAINS A PARIS QUARTIER DES TERRES, A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not., le 14 déc. 1875.

Mises à prix

1^o Rue DEMOURS, 60. — Cont.: 306^m24. — 45,000 f.

2^o R. DE COURCELLES, 145 à 149. — 973^m35. 45,000 f.

3^o R. RENNEQUIN, 47. — 440^m56. 18,000 f.

S'ad. à Me DESCHARS, notaire, r. de Grenelle-St-G., 9.

ADJUDICATION, même sur une ench. en la ch. des notaires de Paris, le mardi 14 décembre 1875,

D'UNE MAISON A PARIS, rue CLAVEL, 1, r. de BELLEVILLE, 105 et r. de PRÉLA.

Revenu: 7,410 fr. — Mise à prix: 80,000 fr. S'adresser à M. Desmaretz, 28, rue de Condé, et à Me Demanche, notaire, rue de Condé, 5.

GRANDE PROPRIÉTÉ A PARIS

Etude de Me Charles LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, 3 (succr de Me Quatremer).

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, Le samedi 11 décembre 1875, à deux heures,

D'une GRANDE PROPRIÉTÉ sise à Paris, boulevard des Italiens, 19, et rue de Choiseul, 22.

Mise à prix: 1,700,000 fr.

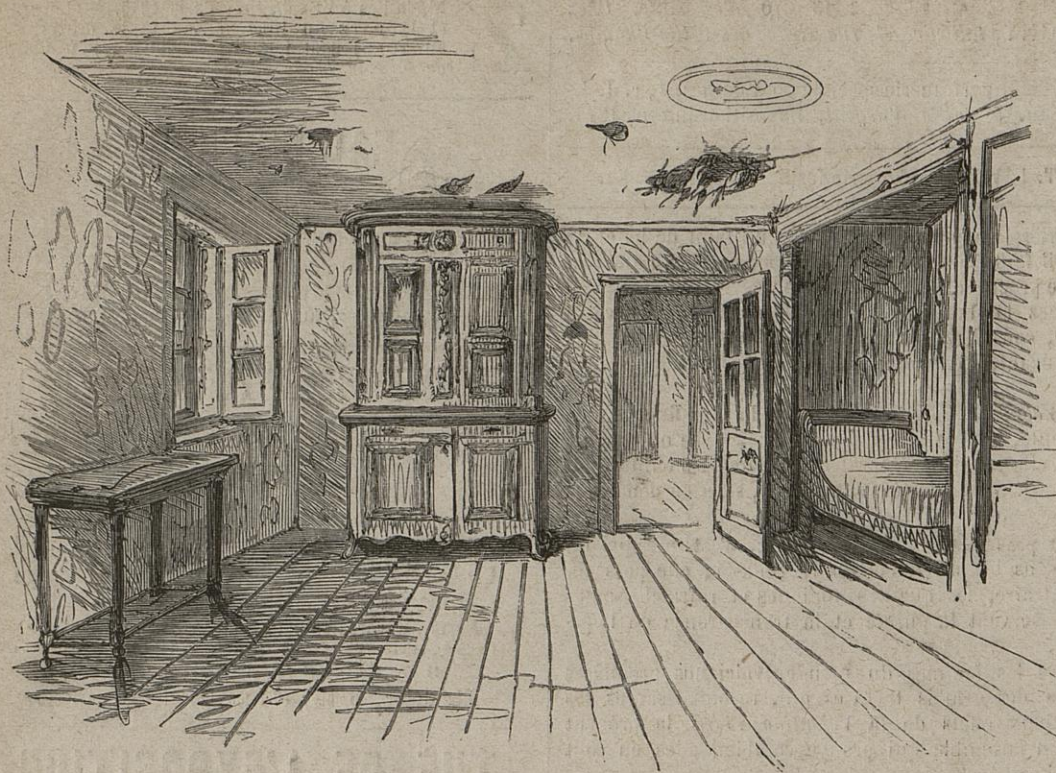
ÉTUDE de Me PLASSARD, avoué, rue de la Monnaie, n° 19.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 15 décembre 1875, à deux heures.

DE 3 MAISONS ET DE 2 TERRAINS sis à Châtillon (Seine), rue du Ponceau, n° 6, 8 et 10.

Mise à prix: 5,000 fr., 2,500 fr. et 1,800 fr.

S'adresser: 1^o A Me Plassard; 2^o A Me Leboucq, avoués à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 66, et sur les lieux.



BAZEILLES. — État actuel de la chambre dite des *Dernières cartouches*.



A Fenêtre de la chambre des *Dernières cartouches*.

BAZEILLES. — Extérieur de la maison où se passa la scène des *Dernières cartouches*, peinte par M. de Neuville et reproduite dans notre n° 859.

LA MAISON BOURGERIE

DITE DES « DERNIÈRES CARTOUCHES » (BAZEILLES)

LORSQU'ON se rend de Sedan à Bazeilles, le voyageur rencontre à l'entrée de ce dernier village, sur la droite de la route, une maison de modeste apparence, à la façade criblée de balles. C'est une auberge dont l'enseigne est ainsi conçue :

A LA MAISON MITRAILLÉE

BOURGERIE, AUBERGISTE

A la *Dernière cartouche*.

Cette maison n'est autre que celle dans laquelle M. Alphonse de Neuville a trouvé le sujet de son célèbre tableau : les *Dernières cartouches*.

J'ai visité la chambre du premier étage. Elle est telle que le peintre l'a représentée. Les meubles, et notamment le grand bahut qui occupe le fond du tableau de Neuville, sont criblés de balles. Le plafond a conservé l'énorme crevasse faite par le passage d'un obus. Le tableau vous apparaît aussitôt.

La peinture de M. de Neuville est la reproduction d'un drame absolument historique.

Le 1^{er} septembre 1870, le brave commandant Lambert, de l'infanterie de marine, défendit pendant plus de trois heures, avec une poignée d'hommes, cette maison contre l'attaque acharnée du 15^e de ligne bavarois.

Le fils de M. Bourgerie, avec de faibles ressources, a réuni les plus curieux débris. Armes, insignes, projectiles, pierres calcinées, métaux tordus par le feu, composent le musée de Bazeilles et occupent le rez-de-chaussée de la maison des *Dernières cartouches*. — D.

LA MAISON DE CAMPAGNE



Journal horticole illustré
17^e ANNÉE
1876
15 francs
PAR AN



JARDINAGE, BASSE-COUR

Horticulture; arboriculture; culture du potager; travaux et semis de chaque quinzaine; des serres chaudes et tempérées; connaissances utiles; apiculture; pisciculture; plans de jardin et modèles d'habitation; élevage et soins aux animaux; oiseaux de volière; culture des plantes dans les appartements. Le Journal paraît tous les quinze jours, seize pages, dix gravures par numéro.

PRIMES GRATUITES EXCEPTIONNELLES POUR L'ABONNEMENT 1876.

1^o Un joli couteau de jardinage à trois lames ou au choix un très-beau petit sécheur pour dames en acier poli; 2^o quinze paquets de graines, de fleurs et légumes nouveaux. Envoyer un mandat-poste de 16 francs (1 franc pour le port des primes) à M. Edouard LE FORT, directeur du Journal, 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. (Belgique, Suisse, Italie, 3 francs en sus.)

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Casteluart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans chauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine.

médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

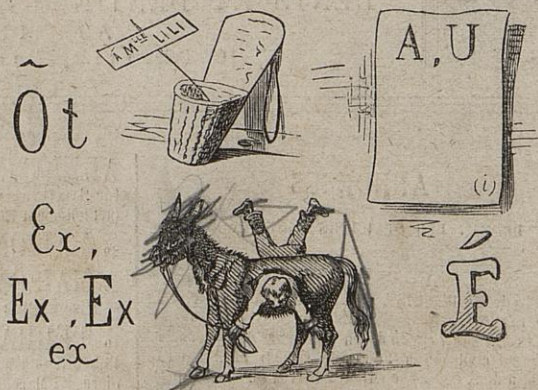
Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et C^o, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est fort question de percer, de l'Angleterre à la France, un tunnel sous-marin, qui rapprocherait les distances étrangement.

Ont trouvé le dernier rébus : MM. les habitués du Café de la place d'Armes, à Rambouillet; Perroudon, à Amplepuis; Hippolyte Leroy, à Vernon; Paumiès; Jules Bardet, à Saint-Jean-du-Gard; Bonnet dit Chapeaux, à Valence; Mariotte (café Foy), à Cnâlon sur-Saône; le Cercle le Bouchon, à Marseille.